D 20689 E

Numéro 1
Janvier 1968
Tome CXVIII

l'étoile

UN MESSAGE INSPIRANT

PAR LE PRÉSIDENT N. ELDON TANNER,
deuxième conseiller de la Première Présidence.

Beaucoup de gens prétendent que l'on ne peut à la fois être honnête et faire de la concurrence, que nous ne pouvons aimer notre prochain comme nous-mêmes sans qu'il ne profite de nous, et que nous ne pouvons appliquer les principes de l'évangile dans nos relations avec les autres nations.

Il y en a également qui prétendent que l'évangile est démodé; que, par le développement scientifique, les hommes deviennent de plus en plus indépendants et n'ont plus besoin de dépendre de Dieu. D'autres prétendent que l'évangile est trop limitatif, qu'il nous enlève notre liberté et que nous ne pouvons jouir des avantages d'une instruction étendue, accepter les vérités scientifiques et participer à des activités communautaires importantes.

Tout cela est tout bonnement faux. Nous savons que le Seigneur nous a donné la terre et tout ce qui s'y trouve pour que nous en fassions usage et pour notre profit. Nous avons reçu le commandement d'assujettir la terre. Les membres de l'Eglise sont exhortés à s'instruire, à apprendre ce qu'ils peuvent, à se préparer à prendre leur place dans le monde et à apporter tout ce qu'ils peuvent au bien et au bonheur de l'humanité.

TABLE DES MATIERES

Pourquoi l'instruction? Par le Président David O. McKay 3
L'ultime vérité. Par H. Duane Anderson 5
Les lois de Dieu sont capitales! . . 6
Le tunnel d'Ezéchias. Par Doyle L. Green. 7
La restauration de Nauvoo Par Dr J. LeRoy Kimball 12
Prenez courage. Par Marion D. Hanks 15
Le Seigneur peut compter sur Paul. L'Episcopat président 18

Société de Secours
Des orchidées à la cuisine Par Elsie Hansen 20
Un jouet qu'il chérira. Par June F. Krambule 21

Pour la jeunesse de l'Eglise
Confiant en Dieu. Par Loye Wright . 22
Aveugle. Par Suzanne Eyestone . . 24

Ecole du dimanche
La «règle d'or» de l'enseignement. Par Peter J. Dyson 26
Thème de la Sainte-Cène pour janvier 1968. 26
Faut-il ou ne faut-il pas? 28
La responsabilité de l'instructeur. Par le Président David O. McKay . . . 28

Section des enfants
On ne sait jamais avec les chenilles. Par Helen Roney Sattler 1
Un cheval pour Mark. Par Ruth Daggett Leihauser 4

En couverture:

Cette peinture de Dale Kilbourn représente le prophète Esaïe (tenant la torche) et le roi Ezéchias tout au fond d'un tunnel en dessous de Jérusalem, regardant un artisan mettre les dernières retouches à ce qui a pris le nom d'inscription de Siloé, qui raconte l'histoire du percement du tunnel. On trouvera le récit à la page 7.

l'étoile

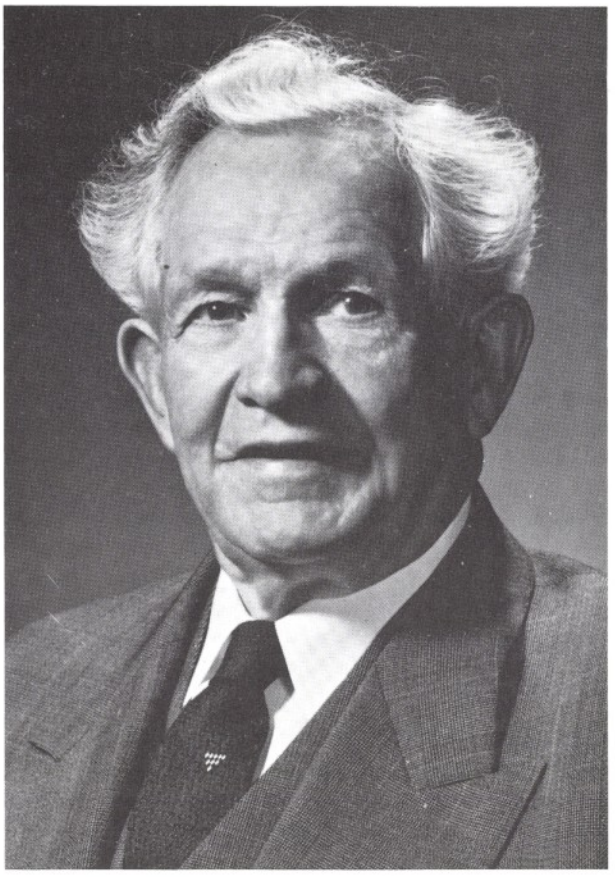
Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours
Janvier 1968 · Tome CXVIII · N° 1

Rédaction:
Mission Française
Président H. Duane Anderson
3, rue de Lota
Paris 16e, France
Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse
Mission Franco-Belge
Président James M. Paramore
16, rue Gustave van Huynegem
Bruxelles 9, Belgique
Mission de la Polynésie Française
Président Karl M. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti
Mission Canadienne
Président Lamont F. Toronto
133 Lyndhurst Avenue
Toronto 4, Ontario, Canada
Responsable des échos
Christiane Lebon, 14 rue Etex
Paris 18e

Abonnements
Mission Franco-Belge
Representant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Francaise de l'Est
Representant local ou à défaut
L. Chastang
4 Rue du Maréchal Joffre
13 Aix-en-Provence
France
Mission Francaise
L. Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16 e
France
Autres pays
l'Etoile
Ditmarstraße 9
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach Allemagne
Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort



LE PRÉSIDENT
DAVID O. MCKAY.

POURQUOI L'INSTRUCTION?

Un des enseignements fondamentaux de l'Eglise est que le salut dépend de la connaissance, car «il est impossible à un homme d'être sauvé dans l'ignorance» (D. & A. 131:16). «. . . si une personne acquiert dans cette vie plus de connaissance et d'intelligence qu'une autre, par sa diligence et son obéissance, elle en sera avantagée d'autant dans le monde à venir» (D. & A. 130:19) .

L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours est pour l'instruction. Le but même de son organisation est de promulguer la vérité aux hommes. Les membres de l'Eglise sont exhortés à acquérir la connaissance par l'étude ainsi que par la foi et par la prière, et à rechercher tout ce qui est vertueux, aimable, de bonne réputation ou digne de louanges. Dans cette recherche de la vérité, ils ne s'en tiennent pas aux limites étroites du dogme ou de la croyance, mais sont libres de se lancer dans le domaine de l'infini.

Acquérir la connaissance, c'est une chose, l'appliquer en est une autre. La sagesse est l'application correcte de l'intelligence au développement d'une personnalité noble et chrétienne. Un homme peut posséder une connaissance approfondie de l'histoire et des mathématiques; il peut être une autorité en physiologie, en biologie ou en astronomie. Il peut être au courant de tout ce que l'on a découvert dans le domaine des sciences générales et naturelles, mais si, avec ces connaissances, il n'a pas cette noblesse d'âme qui le pousse à traiter ses semblables avec justice et à appliquer la vertu et l'honnêteté; ce n'est pas un homme véritablement instruit.

Le but de l'instruction est de créer une structure de pensée et d'améliorer les rapports humains. L'objectif de l'instruction est de fournir à l'élève des ressources qui contribueront à son bien-être aussi longtemps que dure la vie, même la vie éternelle. Son objectif est également de faire acquérir le pouvoir de se dominer, afin que l'étudiant ne soit jamais l'esclave du relâchement ou d'autres faiblesses, et de développer la virilité et la féminité. En vérité, le plus grand atout d'une nation c'est ce qu'elle a en fait d'hommes sans tache et de femmes pures.

Qu'est-ce donc que la véritable instruction? C'est éveiller l'amour de la vérité, donner un sentiment juste du devoir, ouvrir les yeux de l'âme aux grands buts de la vie. C'est moins donner des mots que donner des pensées; moins de simples maximes que des principes vivants. Ce n'est pas enseigner à l'homme à aimer le bien parce que cela lui profite; c'est lui enseigner à aimer le bien pour l'amour du

bien lui-même, à être vertueux dans ses actes parce qu'il l'est dans son coeur et à aimer et à servir vraiment Dieu, pas par peur mais par le plaisir qu'il trouve dans sa personne parfaite.

Une bonne mentalité, voilà le but de la vraie instruction; et la science, l'histoire et la littérature ne sont que les moyens utilisés pour parvenir à ce but désiré. Cette bonne mentalité n'est pas le résultat du hasard, mais la pratique constante de pensées et d'actions correctes.

La vraie instruction cherche à faire des hommes non seulement de bons mathématiciens, d'excellents linguistes, de profonds savants ou de brillantes lumières littéraires, mais également des gens honnêtes avec de la vertu, de la tempérance et de l'amour fraternel. Elle cherche à créer des hommes et des femmes qui donneront du prix à la vérité, à la justice, à la sagesse, à la bienveillance et à la maîtrise de soi, les considérant comme les meilleures acquisitions d'une vie réussie.

Je considère tous les bénéficiaires de la vraie instruction comme des gens et des groupes de qui émane une influence dont l'effet est de rendre moins denses et plus efficaces les ténèbres de l'ignorance, du soupçon, de la haine, des préjugés mesquins, de l'avarice et de la cupidité qui continuent à envelopper dans les ténèbres la vie des hommes.

L'instruction est un investissement, pas une dépense. Elle peut devenir un investissement non seulement pour le temps mais également pour l'éternité. «Quel que soit le principe d'intelligence que nous atteignions dans cette vie, il se lèvera avec nous dans la résurrection» (D. & A. 130:18) -

La vie des hommes devient pour nous un signal indicateur, montrant le chemin sur des routes qui conduisent soit à une vie utile et heureuse soit à une vie égoïste et misérable. Il est donc important que nous recherchions, à la fois dans la vie et dans les livres, la compagnie des hommes et des femmes les meilleurs et les plus nobles.

Mes jeunes amis, étudiants de l'Eglise: Choisissez comme but suprême la véritable instruction et que ce but soit devant vos yeux tandis que vous recherchez l'instruction à l'école ou à l'université de votre choix!

Nous avons besoin de miséricorde: Soyons donc miséricordieux. Nous avons besoin de charité: Soyons donc charitables. Nous avons besoin de pardon: pardonnons. Faisons aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent. Accueillons à bras ouverts l'an nouveau et consacrons-lui nos meilleurs efforts, nos loyaux services, notre amour et nos suppliques pour le bien-être et le bonheur de toute l'humanité. —

Le Président Joseph F. Smith

Notre pensée la plus importante pour l'année nouvelle, c'est certainement l'élargissement de nos horizons et la motivation de nos ambitions personnelles. Il est certain que chaque année nouvelle doit être plus grande que celle qui l'a précédée. De cet an nouveau qui est en train de naître doivent sortir nos plus grandes tâches et nos possibilités les plus merveilleuses.

Dieu nous a accordé cette occasion inestimable de toujours faire de notre mieux dans toutes les circonstances. Quel privilège merveilleux c'est d'être libre de travailler, de gagner, d'aimer, de rire et de vivre d'une manière intéressante et réussie.

- Sterling W. Sill

L'ultime vérité

PAR H. DUANE ANDERSON

EDITORIAL DU PRESIDENT DE MISSION

Depuis que le Seigneur a mis Adam et Eve dans le jardin, eux et nous, leurs descendants, avons reçu le commandement de rechercher la vérité et de la vivre. Dans cette recherche, l'homme s'est considérablement fourvoyé, mais lorsqu'il a laissé l'Esprit de Dieu entrer dans sa vie, il a reçu la bénédiction d'obtenir par révélation de grands quartiers de cette vérité.

Abraham, en son temps, s'approcha à ce point de Dieu que certains des faits transcendants de l'éternité lui furent révélés. Nous les avons aujourd'hui dans ce rare document qui porte le nom de Perle de Grand Prix.

Moïse tendit la main au Seigneur et reçut la loi qui gouverne toujours la société humaine.

Le Christ donna la perfection à tous les attributs de la mortalité en vivant l'exemple suprême de son évangile.

En réponse à sa prière fervente, le jeune Joseph parla face à face avec Dieu le Père et avec son Fils et devint l'instrument par lequel l'évangile fut rétabli dans sa plénitude pour bénir l'humanité au cours de cette période finale d'épreuve.

Chacun de ces événements montre l'amour et la longanimité du Seigneur pour ses enfants, même dans leur exaspérante imperfection.

Nous sommes bénis au-delà de toute mesure dans ces dons suprêmes, et cependant beaucoup d'hommes, au cours des siècles, ont préféré les déformer et en contrarier les buts. La création, que nous explique si admirablement la Perle de Grand Prix, certains la transforment en un chaos de boue en évolution. La Morale nouvelle, qui n'est essentiellement rien d'autre que la vieille immoralité, a remplacé, dans la pensée de beaucoup d'hommes, le précieux code des Dix Commandements. Aussi incroyable que cela paraisse, le Fils de Dieu, qui a marché pendant un temps avec l'homme et nous a laissé l'héritage béni de l'évangile et son expiation, a été réduit par des savants sans inspiration à la position douteuse d'un prédicateur itinérant, plein d'une certaine sagesse et rien de plus. Enfin, le Prophète Joseph Smith a été traité d'imposteur et de fantaisiste, et cependant il donna, lui aussi, sa vie pour que vivent les principes sauveurs de l'éternité.

De ce fatras de fausses philosophies créées par des hommes pervers surgit une seule question: pourquoi Dieu supporte-t-il ses enfants? Et la réponse est résolue par l'ultime vérité de l'univers: Nous sommes ses enfants et il nous aime et nous a montré comment devenir semblables à lui.

Les lois de Dieu sont capitales!

Jésus-Christ est une réalité, ses lois également. Si nous devons le suivre, peut-il échapper à la responsabilité d'obéir, lui aussi, à ses propres lois?

Nous sommes constamment placés devant des choix. Il en a toujours été ainsi.

Josué disait: «Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir . . .»

Esaïe enseigna à son peuple qu'il devait choisir le bien et rejeter le mal.

«Marie a choisi la bonne part», dit le Sauveur, soulignant de nouveau le choix.

«Que choisirai-je?» demandait Paul.

Nous faisons tous quotidiennement des choix.

Mais choisissons-nous toujours en ayant Dieu à l'esprit, en faisant intervenir dans notre choix notre parenté avec lui et nos rapports avec ses commandements?

Beaucoup acceptent psychologiquement l'évangile, mais la foi ne touche jamais leur cœur. Ils aiment la morale de la religion et la respectabilité de l'Eglise, mais ne savent pour ainsi dire rien des profondeurs de l'âme.

Si nous devions opposer l'un à l'autre deux principes quelconques, lequel choisirions-nous? Si le Seigneur y était mêlé, cela rendrait-il notre choix plus aisé ou plus difficile?

Parlons de quelques-uns seulement des problèmes que nous devons affronter.

Le Christ dit: «Tu ne déroberas point.» Mais faisons-nous jamais cela? Dans les affaires, dans les commérages, dans nos activités quotidiennes? Si nous dérobons, à quel point sommes-nous chrétiens?

Il dit également: «Tu ne mentiras point et tu ne porteras point de faux témoignage.» Mais obéissons-nous toujours à cet ordre? N'avons-nous pas tendance à déformer la vérité à notre profit? Entâchons-nous méchamment la réputation d'autrui? Nous arrive-t-il jamais de mentir pour cacher un autre acte malhonnête? Alors sommes-nous pour le Christ ou contre lui?

Le Sauveur enseigne: «Tu ne déroberas point et tu ne commettras point d'adultère, ni te tueras, NI NE FERAS RIEN DE SEMBLABLE» (D. & A. 59:6).

Le Christ dit à propos du Sabbat: «Afin que tu puisses te préserver plus complètement des souillures du monde, tu iras à la Maison de prière en mon saint jour et tu y offriras tes sacrements; car, en vérité, c'est ce jour qui t'a été désigné pour que tu te reposes de tes labeurs et pour que tu présentes tes dévotions au Très-Haut. . . . Et en ce jour-là, tu ne feras rien d'autre que de préparer ta nourriture en toute simplicité de cœur . . .» (D. & A. 59)

Sommes-nous enclins à dire que cette loi est trop stricte? Essayons-nous de «la couper d'eau»? Ou avons-nous le courage de respecter le sabbat comme l'exige la révélation? Encore une fois, de quel côté sommes-nous? Sommes-nous pour le sabbat du Seigneur ou pour les interprétations que l'homme lui donne?

Le Seigneur enseigne la loi de la dîme. La respectons-nous de tout cœur? Sinon, pouvons-nous demander à bon droit si nous sommes vraiment de son côté ou pas? OU essayons-nous de servir à la fois Dieu et Mammon, quelque chose qui, dit le Seigneur, est impossible?

Et pour ce qui est de la parole de sagesse, où en sommes-nous?

C'est le Seigneur lui-même qui a donné cette loi. Elle n'est pas le produit de l'esprit de Joseph Smith. C'était une révélation énonçant la Parole et la Volonté du Seigneur. Sommes-nous pour sa Parole et pour sa Volonté? Ou sommes-nous dans une situation opposée? Et si nous sommes en opposition, demandons-nous si nous voulons vraiment résister à la Parole et à la Volonté du Seigneur. Est-ce une situation tenable pour nous?

Nous posons tous des choix, mais ce faisant pouvons-nous ignorer le Seigneur et son œuvre? Il est bon de se souvenir que le Sauveur a enseigné que celui qui n'est pas pour lui est contre lui, et que celui qui ne rassemble pas disperse.

Le chemin du Seigneur est à la fois étroit et resserré. Il ne peut en résulter que des difficultés lorsque l'on dépasse la ligne pour entrer dans le territoire de l'adversaire. Dieu travaille dans les réalités car il est lui-même réel, et ses lois le sont aussi.

Vue moderne de la partie sud-est de Jérusalem, prise du sud. Au sommet de la photo on voit le Mont des Oliviers. La ville de David, aussi bien que la ville que connut Jésus, sont ensevelies sous les décombres des siècles. Le tunnel d'Ezéchias passe en-dessous de cette partie de la ville, allant de la vallée du Cédron à la vallée de Tyropoéon.

LE TUNNEL D'EZECHIAS

PAR DOYLE L. GREEN, Administrateur de l'Improvement Era.

En-dessous de la ville sainte de Jérusalem, il y a un certain nombre de passages souterrains et d'autres percements qui ont joué un rôle important dans la longue histoire mouvementée de cette ville antique. L'un d'eux est appelé le tunnel d'Ezéchias ou tunnel de Siloé. Il transporte l'eau de la célèbre source de Guihon, également appelée Fontaine de la Vierge, jusqu'au réservoir de Siloé. L'histoire du percement de cet antique tunnel et les circonstances dans lesquelles il fut fait passionnent quiconque s'intéresse au peuple et à l'époque de l'Ancien Testament.

Les historiens disent que dès 3.000 av. J.-C., la source fournissait de l'eau à Jérusalem. Ses eaux s'écoulent d'une fente dans les rochers à un débit que l'on dit être d'environ mille mètres cubes par jour. Dans la Bible on en parle pour la première fois lors du sacre de Salomon après la tentative de coup d'Etat d'Adonija (1 Rois 1:38-39).

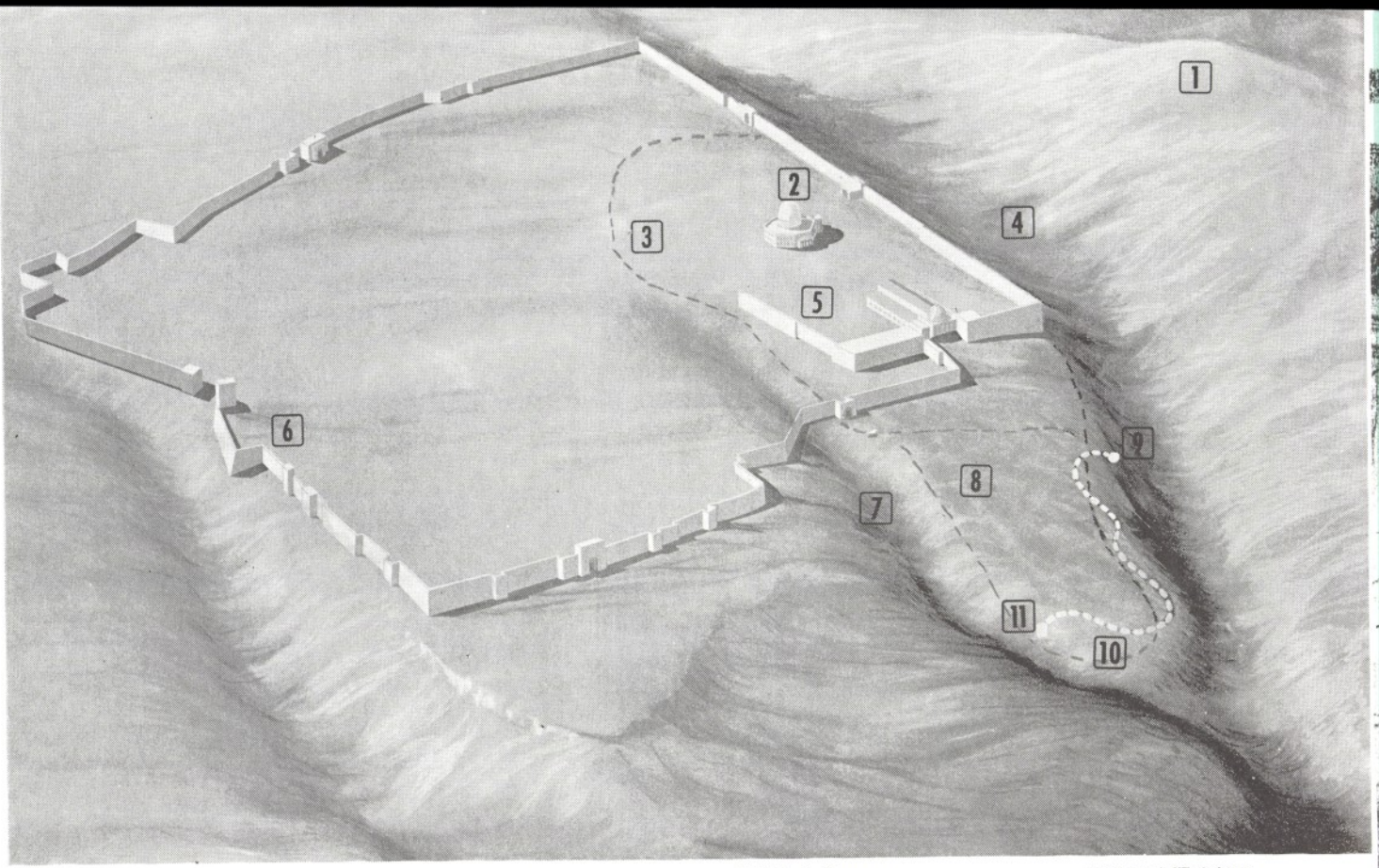
Remontons le courant de l'histoire jusqu'à l'époque du prophète Esaïe, 700 ans avant la naissance du Christ.

Ezéchias, descendant de David, était roi de Juda. Contrairement au roi Achaz, son père, le roi Ezéchias suivit les voies du Seigneur et demanda et reçut souvent l'inspiration divine par l'intermédiaire d'Esaïe. Pendant son règne, le temple fut réparé et réouvert, la Pâque fut de nouveau respectée et les autels païens démolis. Parlant aux lévites, le roi Ezéchias avait dit: « . . . maintenant sanctifiez-vous, sanctifiez la maison de l'Eternel, le Dieu de vos pères, et mettez ce qui est impur hors du sanctuaire . . .»

«Et j'ai donc l'intention de faire alliance avec l'Eternel, le Dieu d'Israël, pour que son ardente colère se détourne de nous» (2 Chron. 29:5, 10) -

En vérité, la colère du Seigneur semblait être sur le peuple de Juda pendant le règne du mauvais roi Achaz, car il fut frappé tour à tour par les armées de Syrie, d'Israël et d'Edom (voir 2 Chron. 28:5, 17). Mais Ezéchias libéra Juda du joug de ses vainqueurs:

«Il mit sa confiance en l'Eternel, le Dieu d'Israël; et parmi tous les rois de Juda qui vinrent après lui ou qui le précédèrent, il n'y eut point de semblables à lui. Il s'était attaché à l'Eternel, il ne se détourna point de lui, et il observa les commandements que l'Eternel avait prescrits à Moïse. Et l'Eternel fut avec Ezéchias, qui réussit



1 Mont des Oliviers
2 Dôme du rocher
3 Jérusalem d'Ezéchias
4 Vallée du Cédron
5 Temple
6 Mur actuel
7 Vallée de Tyropoen
8 Ville de David
9 Source de Guihon
10 Tunnel d'Ezéchias
11 Réservoir de Siloé

dans toutes ses entreprises. Il se révolta contre le roi d'Assyrie, il ne lui fut plus assujetti» (2 Rois 18:5-7).

C'était une époque de troubles pour les peuples de Palestine. La quatrième année du règne d'Ezéchias, Salmanasar, roi d'Assyrie, mena ses armées contre le royaume d'Israël, au nord, et emmena une grande partie de la population en captivité.

Pendant les années qui suivirent, les armées d'Assyrie attaquèrent les villes fortifiées de Juda et les prirent l'une après l'autre jusqu'à ce que quarante-six d'entre elles fussent tombées. La grande ville de Jérusalem semblait condamnée. Ezéchias essaya de faire la paix, et le nouveau roi assyrien, Sanchérib, exigea un tribut. Pour essayer de satisfaire ses exigences et de garder la paix, Ezéchias ne donna pas seulement les trésors de sa propre maison, mais également tout l'argent et tout l'or du temple, enlevant même le métal précieux des portes et des colonnes de la sainte maison. Malgré tout le roi assyrien menaçait de détruire Jérusalem si la ville ne se rendait pas. A ce moment de grande épreuve, Ezéchias se tourna vers le Prophète Esaïe pour lui demander de le guider et envoya ses serviteurs au prophète pour lui parler de leur situation difficile.

«Et Esaïe leur dit: Voici ce que vous direz à votre maître: Ainsi parle l'Eternel: ne t'effraye point des paroles que tu as entendues et par lesquelles m'ont outragé les serviteurs du roi d'Assyrie. Je vais mettre en lui un esprit tel que, sur une nouvelle qu'il recevra, il retournera dans son pays; et je le ferai tomber par l'épée dans son pays» (2 Rois 19:6-7).

Ayant cette assurance, Ezéchias refusa de rendre la ville. A son peuple il dit:
«Purifiez-vous et ayez du courage! Ne craignez point et ne soyez point effrayés devant le roi d'Assyrie et devant toute la multitude qui est avec lui; car avec nous il y a plus qu'avec lui. Avec lui est un bras de chair et avec nous l'Eternel, notre Dieu, qui nous aidera et qui combattra pour nous . . .» (2 Chron. 32:7-8).

Cependant Sanchérib était passé maître d'intrigues; il envoya des hommes dans la ville pour essayer de pousser le peuple à se tourner contre son roi et se rendre. Le message qu'ils apportaient était: «Ezéchias ne vous abuse-t-il pas pour vous livrer à la mort par la famine et par la soif, quand il dit: l'Eternel, notre Dieu, nous sauvera de la main du roi d'Assyrie?»

«Qu'Ezéchias ne vous séduise donc point et qu'il ne vous abuse point ainsi; ne vous fiez pas à lui! Car aucun dieu d'aucune nation ni d'aucun royaume n'a pu délivrer son peuple de ma main et de la main de mes pères. Combien moins votre Dieu vous délivrera-t-il de ma main! (2 Chron. 32:11, 15). Il tenta également le peuple en lui promettant une vie meilleure s'il prenait son parti (Voir Esaïe 36).

Lorsque cette tactique se révéla inefficace, Sanchérib envoya une lettre à Ezéchias, exigeant sa reddition. Portant la lettre tout d'abord chez Esaïe, puis au temple, Ezéchias la plaça devant le Seigneur et demanda ce qu'il fallait faire. Le Seigneur, de nouveau, parla à Esaïe, et lui dit de faire savoir au roi qu'il avait entendu sa prière et ne permettrait pas aux Assyriens de capturer la ville.

Entre-temps, Ezéchias s'était mis en devoir de renforcer les fortifications de Jérusalem. Un de ses plus grands soucis dut être l'approvisionnement en eau. Il se rendait bien compte que du fait que la source de Guihon était en dehors des murs de la ville, si les Assyriens attaquaient, ils pourraient non seulement priver la ville de son approvisionnement en eau, mais également l'utiliser pour leurs besoins.

Ezéchias convoqua «ses chefs et ses hommes vaillants» et on proposa de percer dans la montagne un tunnel allant de la source située dans la vallée du Cédron jusqu'à la vallée de Tyropoeon pour que la précieuse eau de Guihon fût détournée dans la ville.

C'était une proposition hardie, et on peut imaginer les discussions passionnées qui durent se produire, surtout lorsque l'on suggéra que, étant donné le temps limité, deux équipes commencent aux extrémités opposées de la montagne pour percer l'une vers l'autre. Les calculs de l'ingénieur étaient-ils corrects? Pouvaient-ils, avec leurs outils grossiers, creuser aussi loin dans de la roche massive? Les deux équipes se rencontreraient-elles? Finiraient-elles le tunnel à temps? Pourraient-elles aménager le passage de manière que l'eau passe?

Ezéchias dut prendre la décision finale, peut-être après avoir consulté Esaïe, et l'on donna l'ordre d'exécuter le projet en toute hâte. En leur temps les deux équipes se rencontrèrent effectivement, le tunnel fut terminé, l'eau fut détournée à travers le tunnel pour entrer dans Jérusalem et on recouvrit la piscine de Guihon pour que les armées assyriennes ne la trouvent pas.

Nous avions entendu parler du tunnel d'Ezéchias, mais cela n'avait jamais frappé notre imagination jusqu'au moment où nous eûmes l'occasion de l'explorer avec d'autres membres d'un groupe de l'Université Brigham Young partis faire un tour pour des pays bibliques en été 1966.

Notre guide local l'avait traversé quelques jours plus tôt et nous dit que nous devions nous attendre à devoir patauger, car l'eau aurait une profondeur d'environ trente centimètres.

Après nous être procuré des bougies, nous descendîmes les trente-quatre larges marches de pierre conduisant jusqu'à la source de Guihon, tâtâmes l'eau fraîche de nos orteils et entrâmes dans la piscine pour nous diriger vers le tunnel. L'aventure se tranforma en une expérience extraordinaire. Le tunnel a environ six cents mètres de long et nos fines bougies étaient presque complètement brûlées lorsque nous arrivâmes à l'autre bout. En inspectant le tunnel, nous fûmes stupéfaits du travail que ce peuple ancien avait mis dans cette entreprise. Chaque mètre du tunnel, est creusé dans le roc. On n'utilisa aucun soutien d'aucune sorte. Les instruments des ouvriers devaient être des pioches, des ciseaux et des marteaux grossiers. Ils n'avaient ni dynamite ni foreuses comme nous en avons aujourd'hui. Tous les morceaux découpés dans le roc furent probablement transportés à l'extérieur par paniers sur les épaules des ouvriers. Quiconque a jamais travaillé dans une mine se demandera comment on fournissait l'air frais.

Nous fûmes stupéfaits de leurs talents d'ingénieur.

Trente-quatre larges marches de pierre conduisent jusqu'à la célèbre source de Guihon. Pendant des centaines d'années la vie de Jérusalem tournait autour des eaux fraîches de Guihon. Il se peut qu'autrefois le réservoir était près du niveau du sol.

Comme le montre le dessin qui accompagne cet article, le tunnel présente plusieurs courbures et a plus ou moins la forme d'un S. Nous spéculâmes qu'il devait déjà être assez difficile pour ces gens de commencer à un bout et de creuser dans la montagne jusqu'à un endroit déterminé à l'avance, sans instrument et sans la connaissance que nous avons aujourd'hui, mais l'idée même qu'ils aient commencé de deux côtés différents et se soient rencontrés au milieu était si remarquable que cela dépassait notre compréhension.

Le tunnel varie fortement dans sa forme et dans sa grandeur, mais en général il a environ trente à quarante-cinq centimètres de large au fond, et monte en pente de part et d'autre pour atteindre une largeur de quatre-vingt-dix ou parfois même cent vingt centimètres. En hauteur, le tunnel va d'environ un mètre quatre-vingts jusqu'à, en certains endroits, quatre mètres cinquante ou même six mètres. D'un bout à l'autre, le fond est relativement égal, mais à certains endroits, il est couvert de pierres de tailles diverses, et il n'est pas étonnant que certains membres de notre expédition en sortirent les pieds contusionnés et les orteils en sang. Nous passâmes plus d'une heure dans le tunnel, et comme les bougies brûlaient plus bas et que nous ne pouvions en voir la fin à cause des tournants, nous nous donnâmes du courage en chantant: «Venez, venez».

Finalement, nous sortîmes du passage et arrivâmes dans le réservoir de Siloé. C'est un endroit de Jérusalem que nous n'avions pas encore visité mais que nous étions

impatients de voir, car c'est un réservoir qui est associé à un important événement du ministère du Sauveur. C'est à ce réservoir que Jésus envoya l'homme qui était aveugle-né pour se laver les yeux, après que le Maître les eût oint d'argile; après quoi, l'homme fut guéri (Voir Jean 9:1-7).

Le réservoir lui-même a environ quarante-cinq mètres de large et quinze mètres soixante de long. Il connaissait une activité bourdonnante. Un certain nombre de femmes étaient accroupies sur la rive rocheuse à laver des vêtements, une douzaine d'enfants ou plus nageaient et se baignaient, et il y avait beaucoup de spectateurs. Il se peut qu'autrefois le réservoir était plus proche du niveau du terrain environnant; aujourd'hui il se trouve à environ neuf mètres en-dessous de la surface et on ne peut y arriver que par un escalier de pierre.

Quand on considère le travail énorme que constituait le percement de ce tunnel et son importance dans l'histoire de Jérusalem, il semble un peu étonnant que les auteurs de la Bible le traitent d'une manière apparemment si désinvolte. Le deuxième Livre des Chroniques révèle:

«Ce fut aussi lui, Ezéchias, qui boucha l'issue supérieure des eaux de Guihon, et les conduisit en bas vers l'occident de la cité de David . . .» (2 Chron. 32:30).

«Ezéchias, voyant que Sanchérib était venu et qu'il se proposait d'attaquer Jérusalem, tint conseil avec ses chefs et ses hommes vaillants, afin de boucher les sources d'eaux qui étaient hors de la ville; et ils furent de son avis. Une foule de gens se rassemblèrent, et ils bouchèrent toutes les sources et le ruisseau qui coule au milieu de la contrée. Pourquoi, disaient-ils, les rois d'Assyrie trouveraient-ils à leur arrivée des eaux en abondance?» (2 Chron. 32:2-4).

2 Rois ne parle que brièvement de ce grand exploit:

«Le reste des actions d'Ezéchias, tous ses exploits, et comment il fit l'étang et l'aqueduc, et emmena les eaux dans la ville, cela n'est-il pas écrit dans le Livre des Chroniques des rois de Juda?» (2 Rois 20:20).

Ce n'est qu'en 1880 que l'on découvrit le récit décrivant la manière dont les ingénieurs et les ouvriers du roi Ezéchias se mirent à travailler au tunnel par les deux bouts et se rencontrèrent au plus profond de la montagne. Un jour deux jeunes garçons jouaient dans la piscine de Siloé et se lancèrent le défi d'entrer dans le sombre tunnel. Ils allèrent de plus en plus loin, sans lumière, tâtonnant prudemment des mains les deux côtés. A trois cents mètres environ à l'intérieur du tunnel, un des garçons sentit une surface plus lisse sur le mur, portant ce qui semblait être des caractères gravés. En sortant du tunnel, il se hâta de se rendre auprès de son instructeur de l'école pour garçons de la Mission londonienne auprès des Juifs et lui parla de l'aventure. Ils retournèrent au tunnel, munis de torches, y entrèrent et confirmèrent l'heureuse découverte. L'écrit maintenant célèbre porte le nom d'inscription de Siloé. Les experts nous disent que c'est un exemple de la plus vieille écriture hébraïque connue. En voici la traduction:

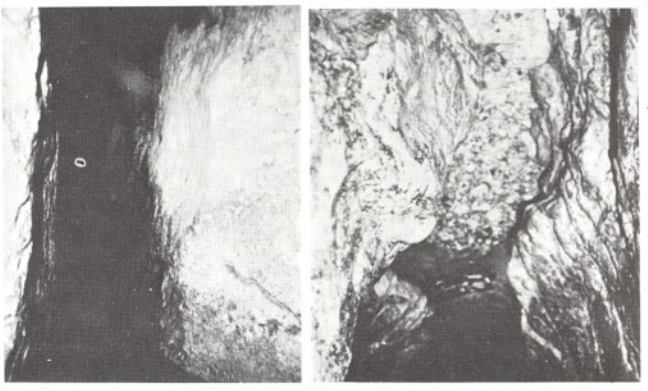
«Voici l'excavation. Maintenant en voici l'histoire. Tandis que les ouvriers étaient encore occupés à lever la pioche, chacun vers son voisin, et tandis qu'il y avait encore trois coudées à creuser, on entendit la voix d'un homme appeler son voisin . . . et après que les ouvriers eurent jeté pioche contre pioche, l'un vers l'autre, l'eau coula de la source jusqu'au réservoir sur une distance de douze cents coudées.»

C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui l'inscription dans le tunnel, car il y a longtemps qu'elle a été détachée de la paroi par des voleurs et emmenée hors du pays. Elle se trouve maintenant dans le musée de l'Orient antique à Istanbul.

Il faut ajouter un post-scriptum à l'histoire d'Ezéchias. Si grande était sa foi et si bonnes étaient ses oeuvres qu'il reçut une bénédiction que peu d'hommes sans doute ont jamais connues. Il tomba très malade; en fait, les Ecritures nous disent qu'il «fut malade à la mort», au point que le prophète Esaïe vint le trouver et lui conseilla de mettre sa maison en ordre, car il allait mourir. Mais

Cette photo a été prise vers le milieu du tunnel, là où les deux équipes d'ouvriers, creusant des deux côtés de la montagne se sont rencontrées. On peut voir sur la photo Mrs. Ellis T. (Oda) Rasmussen, qui a pris part à un tour des pays bibliques organisé par l'Université Brigham Young.

L'inscription de Siloé racontant l'histoire du percement du tunnel. Ecrite en hébreu antique, elle fut ciselée dans la paroi.



Les ouvriers du roi Ezéchias ont percé six cents mètres de roc pour détourner les eaux de Guihon vers la ville. La plus grande partie du tunnel est grossièrement taillée. Sa configuration est très variable.

Ezéchias estimait que son oeuvre n'était pas finie. Le tunnel n'était peut-être pas encore terminé. Il savait peut-être que le peuple avait besoin de sa force et de sa direction.

Dans ses écrits *Antiquité des Juifs*, l'historien juif Flavius Josèphe dit: «Et cependant, alors qu'il (Ezéchias) était si zélé et diligent pour le culte de Dieu, il tomba bientôt après dans une grave maladie, au point que les médecins désespérèrent de le sauver, et n'attendaient aucune bonne suite à sa maladie, pas plus que ses amis. Outre la maladie elle-même, il y avait une circonstance très triste qui troublait le roi, c'était l'idée qu'il était sans enfants et allait mourir, et laisser sa maison et son gouvernement sans successeur à son propre corps; il était donc troublé à la pensée de cette situation qui était la sienne, et se lamenta, et supplia Dieu de lui prolonger un petit temps la vie jusqu'à ce qu'il eût des enfants, et de ne pas permettre qu'il quittât cette vie avant d'être devenu père.»

Les Ecritures ne confirment pas ce récit, mais en tous cas, Ezéchias pria le Seigneur, disant:

«O Eternel! Souviens-toi que j'ai marché devant ta face avec fidélité et intégrité de coeur, et que j'ai fait ce qui est bien à tes yeux . . .»

Par Esaïe, Ezéchias reçut ce message: «Ainsi parle l'Eternel, le Dieu de David, ton Père: J'ai entendu ta prière, j'ai vu ton âme. Voici, j'ajouterai à tes jours quinze années. Je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assyrie; je protègerai cette ville» (Voir Essaïe 38:1-6, 2 Rois 20:1-6). Comme signe, le Seigneur recula le soleil de dix degrés (Voir 2 Rois 20:8-11; Esaïe 38:7-8).

Fidèle à sa promesse, le Seigneur prolongea la vie d'Ezéchias et protégea la ville de Jérusalem.

Le roi Sanchérib n'attaqua jamais la ville, mais quitta bientôt la Palestine pour retourner à Ninive. Plus tard, deux de ses propres fils le tuèrent à coups d'épée tandis qu'il adorait son dieu païen.

Sans doute ne devrait-on pas chercher des preuves matérielles pour confirmer la véracité des Ecritures. Néanmoins, de telles «preuves» sont intéressantes. De toutes les preuves archéologiques de l'Ancien Testament que nous avons vues dans nos déplacements en Terre Sainte, il n'en est aucune qui rapproche davantage des Ecritures ou leur donne plus de sens et de réalité que le tunnel d'Ezéchias. La ville de David elle-même a changé, a été détruite et reconstruite de nombreuses fois au cours des ans. Il ne reste peut-être aucun des bâtiments qu'Esaïe ou Ezéchias connurent. La vallée de Tyropoeon a été comblée avec neuf à dix-huit mètres de débris, la vallée du Cédron n'est pas aussi profonde qu'elle l'était, le niveau de la plus grande partie de la ville elle-même se trouve de sept mètres cinquante à neuf mètres plus haut qu'autrefois. Mais ce passage souterrain, construit par les ouvriers du roi Ezéchias, et par lequel l'eau coule depuis deux mille sept cents ans, reste inchangé et rend vivante l'histoire du Prophète Esaïe et d'Ezéchias et leur époque et donne un sens, une importance et un réalisme plus grands à cette partie de l'Ancien Testament. ●

FAISONS LE MAXIMUM

PAR RICHARD EVANS

La parabole des talents est encore toujours en vigueur, et elle est plus qu'une parabole; c'est une vérité réelle qui tend à donner à l'homme l'ampleur et les capacités qu'il se fixe à lui-même avec sa volonté ou son refus d'utiliser les dons et les possibilités que Dieu a donnés. Il en est qui ralentissent, qui se réduisent, qui refusent de travailler de leur mieux, de produire de leur mieux, de réaliser de leur mieux. C'est une attitude-suicide qui se manifeste souvent. Mais il y a un autre aspect à ce sujet dans lequel certains sont retenus par des actes, des attitudes ou des décisions autres que les leurs, comme, par exemple, dans le processus d'acquisition des connaissances, lorsque quelqu'un décide que tous les étudiants doivent avancer à la même allure. Il n'est pas facile de changer la procédure ou l'allure pour toutes les aptitudes. Mais si nous nous résignons à dire que puisque nous ne pouvons accélérer ceux qui sont lents nous devons ralentir ceux qui sont rapides, le gaspillage et la contrariété qui en résulteront seront incalculables. Tous ont leurs dons, leurs points forts, leurs points faibles, leurs aptitudes diverses et leurs capacités différentes, et le progrès accompagne la liberté d'avancer et non le ralentissement en vue de tout mettre sur le même plan. Les uns penseraient plus lentement, d'autres travailleraient plus lentement, d'autres encore voudraient ralentir tout processus d'amélioration. Mais si on n'avait pas permis aux hommes d'utiliser leurs pouvoirs libres et progressistes la vie en serait appauvrie. Tout le monde doit donner une pleine mesure, recevoir de même, et ne pas se refuser avec mauvais gré ou ralentir sa pensée, ses capacités, ou ses aptitudes réalisatrices. Tous les hommes doivent atteindre le maximum qu'il leur est possible d'obtenir et faire ce qu'ils peuvent faire. Il doit être permis à tous les enfants, à tous les étudiants d'avancer librement, constructivement, au mieux de leurs capacités. Et celui qui est réticent dans son instruction, dans son enseignement, à servir, à agir, perdra, comme le mauvais serviteur, une grande partie de ce qu'il aurait pu avoir. Que Dieu nous aide à aller de l'avant avec la liberté, les dons, les talents et les possibilités qu'il a donnés, et ne pas être moins que le maximum.

La restauration de Nauvoo

Une entrevue avec le Dr J. LeRoy Kimball par l'Improvement Era (condensé)

Dès l'époque ou il était étudiant en médecine à Chicago d'où il se rendait souvent à Nauvoo, le Dr J. LeRoy Kimball nourrissait l'espoir de restaurer la jadis belle Nauvoo comme monument au prophète Joseph Smith et à l'Eglise. En 1954, il acheta la maison de Heber C. Kimball, son arrière grand-père, et son entreprise intéressa bientôt l'Eglise tout entière. Désigné par la Première Présidence, Frère Kimball est actuellement Président du Comité pour la restauration de Nauvoo.

Croquis de Nauvoo par John Schroeder trouvé sur une carte de 1859 du Comté de Hancock. A ce moment-là, Nauvoo était occupée par beaucoup de colons icariens Français et Suisses alémaniques.

Q.: En bref, en quoi consiste la Restauration de Nauvoo?

R.: La Restauration de Nauvoo est une organisation sans but lucratif patronnée par l'Eglise ayant en vue l'acquisition, la conservation et la restauration de cette partie de la vieille ville de Nauvoo où vivaient les Saints avant la migration vers l'Ouest. Nous espérons créer un cadre authentique, résultant en un intérêt renouvelé de la part du public pour Nauvoo. Les plans prévoient également l'installation de monuments et d'autres éléments de valeur historique le long de la piste mormone et en d'autres endroits qui ont un intérêt historique pour l'Eglise.

Q.: Avez-vous pu acheter une grande partie de la vieille Nauvoo?

R.: Nous avons actuellement quatre-vingt-dix pour cent des terrains qui, aux yeux de la Première Présidence, avaient une importance historique capitale.

Q.: Reste-t-il aujourd'hui beaucoup de bâtiments construits par les Saints des Derniers Jours?

R.: C'est là un des traits les plus remarquables de Nauvoo: c'est vraiment une grande ville historique. Il y a environ quarante maisons originales des Saints; certaines d'entre elles ne se trouvent pas dans un état parfait, d'autres n'ont que les fondations originelles. Les maisons de Brigham Young, Heber C. Kimball, Wilford Woodruff, Winslow Farr, Orson Hyde, James Ivins-Elias Smith, Erastus Snow, Nathaniel Ashby, Jonathan Browning, Joseph B. Noble, David Yearsley, Joseph W. Coolidge et le bâtiment du *Times and Seasons* sont tous en bon état.

Q.: A quel genre de travail vous livrez-vous une fois un immeuble acheté?

R.: Actuellement notre travail se concentre sur les régions historiques et archéologiques. Les recherches historiques se font sous la direction du Dr T. Edgar Lyon, un des grands historiens de l'Eglise.

Avant d'entreprendre la restauration d'un immeuble, nous devons savoir qui y a habité, quand et pendant combien de temps, le style, la matière et la structure originelle

du bâtiment. Nous devons connaître les genres d'ustensiles, d'outils, de mobiliers et de vêtements que l'on utilisait dans la maison. Ce genre de renseignements demande des recherches ardues dans de vieux journaux personnels, des livres, des notes, des microfilms de lettres, des peintures et des dessins dans toutes les sources possibles.

Le Dr Lyon est constamment occupé à découvrir de nouvelles informations au sujet de Nauvoo.

Q.: Comment vous y prenez-vous pour meubler une maison restaurée?

R.: Nous nous livrons tout d'abord à des recherches approfondies pour apprendre ce qui se trouvait dans la maison. Nous contactons ensuite les descendants — ou espérons qu'ils nous contactent — et, si possible, obtenons auprès d'eux les meubles qui se trouvaient à l'origine dans le ménage. Si nous ne sommes pas à même de trouver le mobilier d'origine, nous achetons des articles authentiques de l'époque.

Q.: Reconstruirez-vous les maisons dont il ne reste plus que des fondations?

R.: Oui. Un des rôles de notre architecte est de recréer ces maisons telles qu'elles étaient autrefois. Nous avons beaucoup d'images et de dessins de maisons, de magasins et d'autres bâtiments de Nauvoo.

On envisage maintenant de restaurer toutes les maisons encore debout pour en faire des musées ou des maisons d'exposition, mais elles seront restaurées au moins pour ce qui est de l'extérieur pour former le cadre d'une section de la ville qui montrera ce qu'était la ville de Nauvoo.

Q.: Quels sont les plans pour le quartier du temple de Nauvoo?

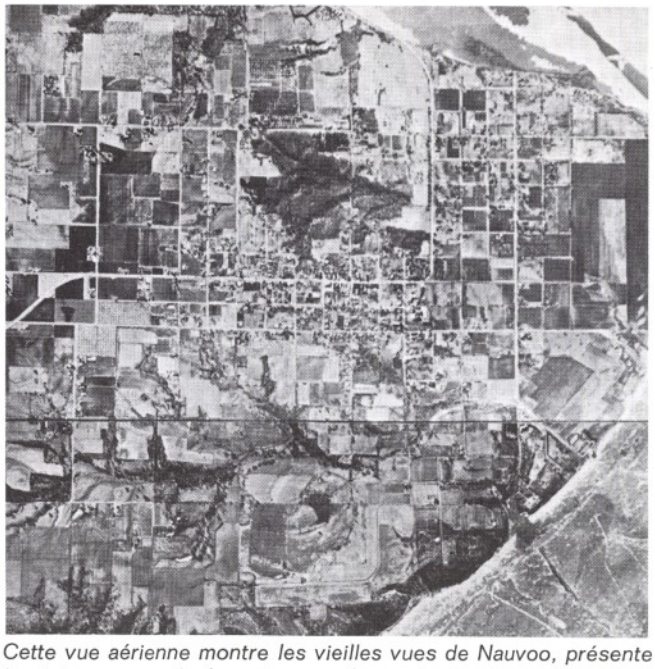
R.: Aucune décision n'a encore été prise à ce sujet. Une des suggestions vise à le restaurer partiellement, en ne reconstruisant peut-être qu'un coin du bâtiment jusqu'à la base de la tour. Cela permettrait au public de se faire une idée de la splendeur du temple de grimper jusqu'au dessus et de voir le beau spectacle du Mississippi et de la campagne dont tant de visiteurs ont parlé ainsi que les Saints.

Q.: Du temps des Saints, le trafic sur le Mississippi jouait un rôle important. Avez-vous des plans à l'égard du fleuve?

R.: Du temps de Nauvoo, les Saints possédaient et utilisaient plusieurs vapeurs à roues à aubes et des bateaux tirés par des chevaux. Les vapeurs du fleuve étaient le *Maid of Iowa* et *le Nauvoo.* Nous espérons pouvoir reproduire ces bateaux et faire faire de courts trajets sur le fleuve à ceux qui désirent un délassement agréable avec un goût du passé.

Les Saints avaient également un bac, que nous avons l'intention de rétablir. Pour le moment, le bac le plus proche de Nauvoo se trouve à environ cent soixante kilomètres de là, et c'est étonnant de voir le nombre de touristes qui veulent connaître ce plaisir tout spécial de traverser le fleuve en bac.

Q.: La ville sera-t-elle vivante avec une senteur du passé, ou sera-ce une vie silencieuse, plutôt un musée?



Cette vue aérienne montre les vieilles vues de Nauvoo, présente les bâtiments et la frontière que forme le Mississippi sur trois côtés de la ville.

«The Homestead» fut la maison du Prophète Joseph Smith à Nauvoo de 1839 à août 1843.

La maison de Wilford Woodruff, quatrième président de l'Eglise, est en cours de restauration.

R.: Le plus grand potentiel de Nauvoo consiste à donner de la vie à la ville. Les maisons restaurées non utilisées comme musées ou comme maisons d'exposition seront occupées comme résidences. Nous voulons également remplir les magasins d'artisans qui travailleront aux différents métiers auxquels on se livrait il y a plus d'un siècle. Certains de ces magasins seront indépendants et aideront aux frais du projet de restauration. Nous envisageons non seulement de recréer une partie de la ville telle qu'elle était autrefois, mais également de fournir des guides pour faire visiter les maisons aux touristes et raconter l'histoire des Mormons qui vivaient là, et leur mode de vie.

Q.: Créerez-vous également des distractions?

R.: Il y a ici beaucoup de possibilités, allant de la parade d'une Légion de Nauvoo à une représentation théâtrale racontant l'histoire de la ville. Il y a un amphithéâtre naturel près du fleuve où on pourrait facilement mettre des milliers de personnes. Nous espérons faire écrire un texte dramatique et musical qui intéressera les touristes et représentera la grande histoire de la naissance et de la chute de Nauvoo.

Q.: Dans quelle mesure Nauvoo sera-t-elle un instrument missionnaire?

R.: L'Eglise aura un centre dans la ville où les visiteurs pourront parler aux missionnaires, discuter des questions de doctrine et recevoir d'autres renseignements. Les guides de Nauvoo sont des universitaires instruits, dont la plupart ont déjà été en mission. Ils parlent de l'histoire de Nauvoo, des personnes qui y vivaient, de leurs croyances et de ce qu'ils faisaient, d'une manière qui est attrayante pour les touristes.

Nous avons un service de références pour ceux qui désirent en savoir plus sur l'Eglise. L'expérience passée nous a appris qu'un gros pourcentage des touristes veulent en savoir plus et que beaucoup ont été convertis. De nombreux visiteurs sont revenus maintes et maintes fois.

L'année dernière, plus de 97.000 personnes se sont inscrites à notre centre de renseignements et à nos maisons d'exposition.

Q.: Que pensez-vous personnellement du projet?

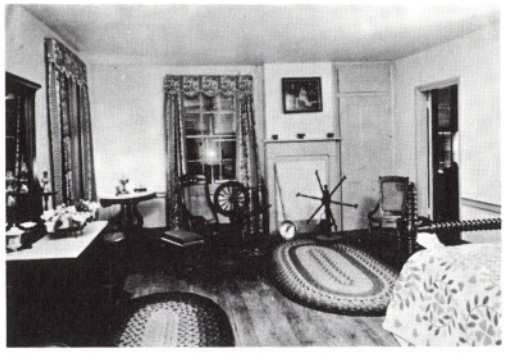
R.: J'ai deux pensées que je voudrais communiquer. Tout d'abord, je désire que tous les Saints des Derniers Jours sachent que l'Eglise ne s'engage pas dans quelque chose qui va entraîner une fantastique dépense d'argent. Cette entreprise de restauration tout entière est de nature telle que nous pouvons nous arrêter à n'importe quel moment de notre programme de développement en dix stades, sans être perdants. Chaque stade peut rester indépendant et satisfaire les visiteurs dans une certaine mesure.

Deuxièmement, je suis vraiment enthousiaste pour le potentiel de Nauvoo — et la chose stupéfiante, c'est qu'il en va de même de tous les experts qui sont au courant de nos projets ou dont nous avons demandé l'aide. La grande histoire de Nauvoo, voyez-vous, n'a jamais vraiment été racontée, pas même par les Saints des Derniers Jours. La migration mormone est la seule migration dans laquelle une communauté tout entière s'est déplacée vers le Far-West avec ses industries, ses institutions, sa religion, ses écoles et ses idées politiques et culturelles. C'est la seule migration américaine qui soit une route à deux sens; c'est-à-dire que nous renvoyions constamment des missionnaires sur les plaines pour amener les nôtres. Alors que tous les autres se dirigeaient vers l'ouest fondamentalement pour des raisons de spéculation financière, les mormons emmenaient leur foi, leurs familles, leurs pauvres et leurs malades et créaient une communauté qui est entièrement indépendante.

Pendant de nombreuses années, l'Utah fut le point de ravitaillement central pour ceux qui continuaient vers l'Orégon et la Californie. L'histoire à été racontée du point de vue de l'Eglise, mais sa place dans l'histoire américaine et son grand apport à la colonisation de l'ouest des Etats-Unis n'ont jamais été suffisamment racontés. C'est une des raisons pour lesquelles tant de nos mormons se prennent d'enthousiasme pour le projet.

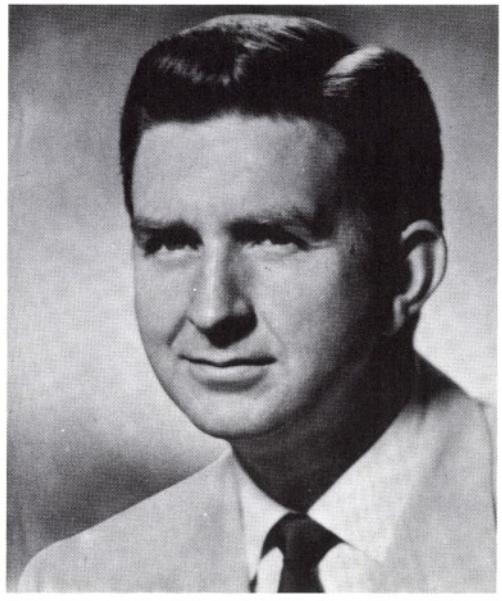
Nauvoo est un grand centre à partir duquel on peut raconter de nombreuses histoires: l'histoire de la Nauvoo mormone, l'histoire de la migration de tous ceux qui se dirigeaient vers l'ouest, l'histoire du trafic et du commerce du Mississippi et l'expérience toujours agréable de voir comment vivaient les gens d'une autre époque. Je crois que, dans les années à venir, Nauvoo sera une des grandes attractions historiques d'Amérique et un monument au Prophète Joseph Smith.

La maison de Heber C. Kimball avant le début de la restauration et de l'installation du nouveau mobilier.



Chambre-à-coucher principale de la maison Kimball. La plupart des meubles sont antiques.

La maison Kimball telle qu'elle est maintenant restaurée et ouverte aux visiteurs.



Prenez courage

PAR MARION D. HANKS du Premier Conseil des Soixante-Dix.

Il y a quelques jours, tandis que je réfléchissais à cette responsabilité, je reçus une lettre d'un père angoissé dont l'enfant avait mal tourné et s'était attiré de graves ennuis. Vers le même moment, un coup de téléphone m'apportait un appel à l'aide de la part d'une mère qui se trouvait dans le même cas. Ce samedi-là, la «Church Section» citait dans un article une lettre venue d'une autre mère au coeur brisé dont l'enfant prometteur avait été anéanti par la drogue. Mon expérience me rappelle beaucoup de cas de ce genre.

Chacun de ces cas impliquait des parents qui avaient essayé de tout leur coeur de faire leur devoir, avaient eux-mêmes mené une vie honorable et dévouée, avaient élevé d'excellentes familles, avaient aimé et trouvé beaucoup à louer chez l'enfant qui avait pris les mauvaises décisions. Et cependant, l'enfant avait pris la mauvaise décision.

A l'angoisse causée dans de tels cas par l'enfant dévoyé vient s'ajouter le fardeau de la critique des voisins et celui du sentiment de culpabilité lorsque l'on lit les Ecritures ou lorsqu'il y est fait allusion dans les leçons, les réunions et les discussions.

Qu'est-ce que l'Eglise a à dire à un père honnête qui, comme tous les pères, a commis des erreurs, mais qui a vraiment essayé, sans rencontrer d'autre succès que de voir l'enfant mépriser ses enseignements et son exemple et choisir un autre chemin?

Il n'est probablement pas de sujet que l'on traite plus fréquemment et avec plus de ferveur dans les enseignements, les exhortations et les programmes actuels de l'Eglise que celui de la responsabilité des parents vis-à-vis de leurs enfants. Tous ceux qui fréquentent les jeunes et les enfants savent à quel point cet enseignement est important, et personne ne pourrait mettre en question la validité de cet effort.

En dehors de l'Eglise, des personnes pleines d'intérêt honnête et de bonne volonté pensent de même et poursuivent les objectifs.

Peu d'exhortations scripturales sont plus clairement ou plus puissamment données que celles qui ont trait à la responsabilité des parents et des adultes vis-à-vis de leurs enfants et de la jeune génération. Si nous devions choisir l'Ecriture que citent le plus les instructeurs et les orateurs, nous pourrions à bon droit désigner la section 68 des Doctrine et Alliances où se trouvent des instructions bien connues du Seigneur à ses enfants. Certains des frères reçurent des conseils, et on y trouve des instructions d'application générale. Parmi les excellentes directives du Seigneur, il y a ce verset:

«De plus, s'il y a des parents qui ont des enfants en Sion, ou dans l'un de ses pieux organisés, qui ne leur enseignent pas à comprendre la doctrine de la repentance, de la foi au Christ, le Fils du Dieu vivant, du baptême et du don du Saint-Esprit, par l'imposition des mains, à l'âge de huit ans, que le péché soit sur la tête des parents» (D. & A. 68:25).

La paternité ou la maternité, nous enseigne la révélation, comporte la responsabilité d'enseigner «à leurs enfants à prier et à marcher en droiture devant le Seigneur» (verset 28).

Mon but aujourd'hui est de dire moi-même combien j'apprécie profondément la validité et l'opportunité de ces

instructions et d'affirmer que je les crois et les accepte comme étant la parole du Seigneur. Mais il y a un autre côté à l'histoire qui mérite de l'attention et une considération compatissante.

Nous savons tous que le foyer et l'influence des parents et des adultes ont une grande influence persuasive dans la vie des enfants. Faisant, il y a quelques années, à ce pupitre, des commentaires sur les rapports de l'adulte avec l'enfant, je remarquai que, entre autres choses, les éléments suivants sont vrais:

1. Les enfants sont enclins à être semblables à leurs parents et au foyer d'où ils viennent.

2. Les enfants sont également influencés par leurs fréquentations qui viennent d'autres foyers et sont par conséquent influencés par la nature des autres foyers et par les parents qui y vivent.

3. Les autres adultes et les autres entourages ont une grande influence sur les jeunes.

4. Les jeunes gens et les jeunes filles découvrent bientôt la vérité sur les parents ou les autres adultes dont la vie n'est pas conforme aux convictions qu'ils expriment, par la manière dont ils vivent.

Il est vrai qu'il y a un certain nombre d'exemples de braves gens qui dépassent le cadre du foyer et de la famille ainsi que leur formation et l'exemple de la génération adulte. Ils trouvent parfois eux-mêmes le chemin et, se fixant des buts élevés, manifestent la décision, le courage et la capacité de les réaliser. Il y a également des exceptions dans l'autre sens, et c'est de cela que je voudrais vous parler un instant.

Et les parents fervents et sincères qui font de leur mieux pour élever leurs enfants avec intégrité et dévouement, et ce, pour voir un enfant (ou plusieurs enfants) choisir des chemins qui conduisent à une destination qui brise le coeur des parents? Comme les autres parents, ce père et cette mère, conscients de leurs points faibles et de leurs limitations, ont essayé de toutes leurs forces d'élever leurs enfants selon la volonté du Seigneur. En écoutant les sermons et les témoignages et en observant la chance des voisins dont les enfants ont suivi le chemin marqué, leur coeur se brise et ils perdent courage. Ils sont torturés par des questions auxquelles ils ne peuvent pas répondre, se critiquent eux-mêmes, aidés dans leurs critiques par le jugement parfois inconsidéré des autres.

Que dire à des parents comme cela dont le coeur a été brisé? Peuvent-ils trouver un encouragement dans les Ecritures? Qu'ont dit les prophètes?

Ezéchiel était prophète pendant la captivité d'Israël. Il prêchait un peuple pour lequel il était consolant d'attribuer leurs problèmes du moment aux péchés des générations passées. Ils avaient l'habitude de citer une prophétie: «Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées» (Ezéchiel 18:2).

Il y a évidemment une certaine mesure de vérité dans ce proverbe, comme le savent tout père ou toute mère ou tout observateur attentif de l'expérience humaine. Nos enfants souffrent de nombreuses manières de nos défections ou de nos manquements, tout comme ils profitent de nos bons enseignements, de notre amour et de notre bon exemple.

En exhortant Israël, Ezéchiel prononça ces paroles qui se trouvent au dix-huitième chapitre d'Ezéchiel:

«La parole de l'Eternel me fut adressée, en ces mots:

«Pourquoi dites-vous ce proverbe dans le pays d'Israël: Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées? Je suis vivant! dit le Seigneur, l'Eternel, vous n'aurez plus lieu de dire ce proverbe en Israël» (Ezéchiel 18:1-3).

Selon mon interprétation, Ezéchiel ne minimisait pas le fait regrettable que le malheur est imposé à la vie d'un enfant qui est privé de la vérité ou détourné par l'infidélité du père ou de la mère. Ezéchiel remettait pour Israël l'accent sur la grande importance de la responsabilité individuelle devant Dieu et de l'impartialité de Dieu dans ses relations avec tous les hommes, selon leur personnalité. Ecoutez ces paroles que le Seigneur prononça par le prophète, immédiatement après avoir dit que l'on n'utiliserait plus (à bon ou à mauvais escient) le proverbe en Israël:

«Voici, toutes les âmes sont à moi; l'âme du fils comme l'âme du père, l'une et l'autre sont à moi; l'âme qui pèche, c'est celle qui mourra» (verset 4).

Répétant ces derniers mots: «l'âme qui pèche, c'est celle qui mourra», le Seigneur ajouta:

«Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et le père ne portera pas l'iniquité de son fils. La justice du juste sera sur lui, et la méchanceté des méchants sera sur lui» (Verset 20).

Ezéchiel encouragea alors le peuple au repentir et à l'obéissance, faisant remarquer que le pécheur repentant peut éviter les conséquences éternelles de ses actes grâce au pardon du Seigneur. L'homme méchant qui se repent et devient juste vivra. Le juste qui devient méchant mourra. Tout homme doit se tenir devant Dieu et répondre des choix qu'il fait ainsi que de sa mentalité.

Ce qu'Ezéchiel dit à l'Israël d'autrefois, je crois que nous devons le comprendre et l'appliquer à l'Israël moderne. Lorsque foyers et coeurs sont brisés par les mauvaix choix rancuniers ou rebelles d'un enfant qui a l'âge des responsabilités et a pris ses propres décisions entêtées, qui, dans leur entêtement, contrecarrent les buts des parents, Dieu comprend et ne condamme pas les parents honnêtes.

Jérémie cita et réfuta le même proverbe:

«En ces jours-là, on ne dira plus: Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants ont été agacées. Mais chacun mourra pour sa propre iniquité; tout homme qui mangera des raisins verts, ses dents en seront agacées» (Jérémie 31:29-30).

Il y a, pour le coeur affligé, une certaine consolation à se souvenir de la première famille de la Bible. Cherchant avec ferveur à vivre conformément à leur connaissance du bien et du mal, les parents fidèles essayèrent d'enseigner leurs enfants. Un des fils comprit et offrit à Dieu un sacrifice acceptable. Un autre ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre. Dieu ne fit attention ni à lui ni à son offrande. Si graves furent sa mauvaise compréhension et sa réaction qu'il se dressa contre son frère et le tua.

Et la première famille du Livre de Mormon? Elevés par

SECTION DES ENFANTS

On ne sait jamais avec les chenilles

PAR
HELEN RONEY SATTLER.

Marion cherchait attentivement quelque chose dans son jardin. Elle avait un air soucieux.

Tu as perdu quelque chose, Marion, demanda le vieux monsieur Fiévet? Marion leva les yeux. Son voisin était appuyé sur la clôture.

— Oh, bonjour, M. Fiévet. Non, je n'ai rien perdu. Je cherche quelque chose à emporter à l'école pour le cours de sciences. Mlle Piérart nous a dit que nous devions apporter quelque chose aujourd'hui.

— On dirait que tu as trouvé quelque chose, dit M. Fiévet en montrant le bocal qu'elle avait en main.

— Non, c'est seulement un vilain ver que j'ai trouvé occupé à manger les violettes, dit Marion, le lui montrant.

— Eh bien, pourquoi ne le prendrais-tu pas? demanda M. Fiévet regardant la petite chenille noire tachetée d'orange.

— Oh, je ne pourrais pas prendre cette laide bestiole, dit Marion en faisant la grimace. Tout le monde rirait.

— Je ne vois pas pourquoi. A mon avis, ce serait un très bonne chose à prendre.

— Mais tous les autres ont apporté de si jolies choses, expliqua Marion. Robert a apporté un oeuf de rouge-gorge. Georges a apporté un petit oiseau. Susy a des coquillages et Marcel une collection de pierres.

— Je vois, dit M. Fiévet. Tu penses que ceci ne les vaut pas?

Marion secoua la tête.

— Nous devons les montrer et dire ce que nous en savons vendredi. J'aimerais pouvoir trouver un bourdon ou un papillon.

Juste à ce moment-là, sa mère cria: «Marion, c'est l'heure de partir.»

— Mais, je n'ai encore rien pour le cours de sciences, s'écria Marion.

— C'est trop tard maintenant, dit sa mère. Tu seras en retard.

— Pourquoi ne prends-tu pas ta chenille? demanda M. Fiévet. Même si elle est un peu petite et laide, c'est mieux que rien. Mettons-y quelques feuilles de violettes et quelques trous pour qu'elle reste en bonne santé. Avec les chenilles, on ne sait jamais. Elles ont une de ces façons de changer un jour à l'autre.

Marion lui fit un petit sourire pour le remercier.

M. Fiévet est bien gentil, se dit-elle en se dirigeant lentement vers l'école. Mais il ne comprend rien.

Elle veilla à ne rencontrer aucune de ses amies, elle ne voulait montrer à personne sa laide petite chenille.

Lorsqu'elle arriva à l'école, elle entra subrepticement. Elle mit le bocal avec la petite chenille sur le coin de la table.

La sonnette retentit et Marion oublia la chenille jusqu'à la récréation. A ce moment-là les enfants se réunirent autour de la table de sciences pour voir les nouveaux objets.

— Oh, regardez un peu cette laide chenille que quelqu'un a apportée, dit Susy de sa voix perçante, tenant le bocal en l'air.

— Ça alors, qui a bien pu apporter cela? demanda Marie.

— Il a de la chance d'être dans ce bocal-là, sinon mes goupys le mangeraient, dit Michel. Tout le monde rit, sauf Marion. Elle eut envie de s'enfuir et de se cacher, mais elle se souvint de ce qu'avait dit M. Fiévet. Elle dit donc:

— Bah, avec les chenilles on ne sait jamais.

Après le premier jour, cela n'allait pas si mal. Tout le monde avait oublié la petite chenille blottie dans le coin où on ne pouvait pas bien la voir.

Enfin vint le vendredi! Vendredi était le jour où tout le monde devait montrer ce qu'il avait apporté et en parler à la classe.

Ce jour-là, Marion ne voulait pas aller en classe.

M. Fiévet lui avait demandé la veille des nouvelles de la chenille, et elle lui avait dit que les autres enfants avaient ri et que depuis elle ne l'avait plus regardée.

M. Fiévet fit un clin d'oeil: «Attends seulement. Rit bien qui rira le dernier. Avec les chenilles on ne sait jamais. Surtout celles qui sont petites et laides.»

Marion se sentit triste lorsque le cours de sciences commença et elle n'entendit pas ce que Marcel disait de ses pierres ou Michel de ses goupys.

Tous les autres avaient montré ce qu'ils avaient apporté. Mademoiselle Piérart appela alors Marion.

— Ne vas-tu pas nous montrer ce que tu as apporté, Marion? demanda-t-elle.

Marion se dirigea lentement vers la table et prit son bocal.

J'ai seulement apporté cette vilaine petite chenille parce que c'était la seule chose que je pouvais trouver, dit-elle.

— Veux-tu ouvrir le bocal et nous la montrer? demanda Mademoiselle Piérart.

Les élèves se mirent à rire.

Marion avait envie de pleurer, mais elle enleva le couvercle. Tout d'abord elle ne vit rien. Puis elle vit un splendide joyau vert et or sur le couvercle.

«Oh, s'écria Marion. Ma chenille s'est transformé en bijou. Elle tint le couvercle à bout de bras pour que tout le monde puisse voir.

Toute le monde en resta pantois.

— Elle doit être magique, dit Robert.

— Oui, dit Mademoiselle Piérart, c'est une sorte de magie. C'est une chrysalide. Marion nous a apporté une chenille dite «damier». Elle est devenue cette jolie chrysalide. Bientôt elle sera un beau papillon brun et orange, avec des tâches argentées en-dessous des ailes.

Qui aurait pensé qu'une si vilaine chenille deviendrait quelque chose d'aussi beau, dit Susy.

— Je pense que la chenille de Marion est la plus belle chose de notre table de sciences, dit Robert.

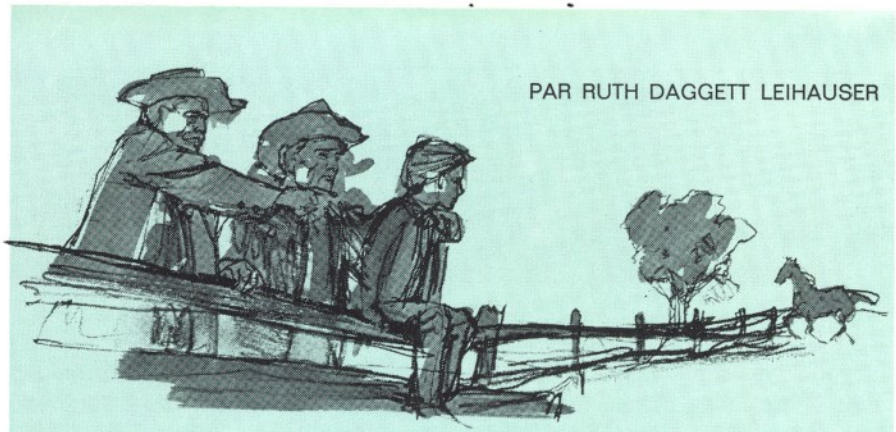
Tout le monde fut d'accord.

Marion sourit avec plaisir: «Comme le disait M. Fiévet, avec les chenilles, on ne sait jamais.» Il savait ce qu'il disait.

Charade

Mon premier est un nombre
Mon second est nouveau
depuis le 1er janvier
Mon tout est une ville italienne.

(Milan)



PAR RUTH DAGGETT LEIHAUSER

Un cheval pour Mark

La famille Kramer, qui était venue en 1869 vivre dans une ferme sur les rives de la Des Moines River, près d'Ottumwa, en Iowa, avait deux chevaux, Jud et Jess, l'attelage de labour. Mark aimait Jud et Jess mais il voulait un cheval à lui, un cheval noir aux jambes élancées, au cou fort et arqué et une crinière et une queue longues, capable de courir comme le vent — un cheval qui obéirait à un ordre prononcé avec douceur, et qui hennirait en voyant Mark approcher.

Par une chaude après-midi d'août, Mark et Lucy étaient dehors assis à l'ombre d'un grand orme près de la maison. Lucy tressait de longues bandes de loques pour les coudre en carpette. Mark était couché sur le dos à regarder le feuillage du vieil arbre. Finalement il dit:

— Dis-moi, Lucy, si tu pouvais faire un seul voeu, que serait-ce?

— Que tous mes autres souhaits se réalisent, dit promptement Lucy.

— Ce serait un souhait très malin, dit Mark. Il attendit un instant que Lucy parle. Comme elle se taisait, il demanda: «Tu ne me demandes pas ce que je souhaiterais?»

— Non. — Pourquoi pas?

— Parce que je sais ce que tu voudrais. Tu voudrais un cheval noir, rien qu'à toi. — Oui, dit Mark avec un profond soupir — Mark, dit Lucy, nous devons aller à l'école à Ottumwa, quand septembre sera arrivé.

— Je sais cela, dit Mark.

— Oui mais ce n'est qu'une partie de ce que je vais te dire.

— Si c'est sur l'école, je me fiche pas mal que tu en parles ou pas, dit Mark sombrement. Il n'était jamais allé à l'école, et il ne voulait pas y aller.

— Ce n'est pas seulement au sujet de l'école. C'est au sujet d'un cheval pour nous conduire en ville et nous ramener.

Quoi? s'écria Mark sautant sur ses pieds. Lucy cessa de tresser les morceaux de toile et leva les yeux vers lui.

— Ce matin, pendant que tu ramenais la vache du pâturage, papa a dit à maman qu'il pensait qu'il devrait acheter un cheval à Mr. Prescott parce qu'il ne pouvait se passer tous les jours de Jud et de Jess. Il a dit qu'il était presque décidé à acheter un

autre cheval.

— A-t-il dit qu'il en achèterait un noir? — Non, il a simplement dit un cheval. Mais il a dit que Mr. Prescott en avait plusieurs à vendre.

Il serait à moitié à toi. Il nous conduirait tous les deux à l'école.

— J'ai décidé que je ne voulais pas ma moitié dit Lucy. Je te donnerai ma moitié du nouveau cheval.

— C'est vrai? — Oui.

— Lucy, un de ces jours je te donnerai quelque chose que tu veux. Je ne sais pas ce que ce sera, mais ce sera quelque chose de formidable.

— Tu n'a pas besoin, parce que cela ne me fait absolument rien de te donner ma moitié du cheval, parce que je ne la veux pas.

— En tous cas, je ne te taquinerai plus, et quand même je t'achèterai un jour quelque chose de formidable.

Le lendemain matin, Mr. Kramer disait à ses enfants qu'il allait jeter un coup d'oeil aux chevaux que Mr. Prescott avait à vendre. S'il pouvait trouver un cheval qui lui convenait au bon prix, il l'achèterait, dit-il.

— Aimerais-tu m'accompagner, Mark? demanda-t-il.

— Tu parles, dit Mark, frémissant d'excitation.

La campagne tout entière avait l'air différente pour Mark tandis qu'il la traversait ce jour-là avec son père.

Mr. Prescott accueillit chaleureusement ses visiteurs, serra la main de Mark aussi bien que celle de Mr. Kramer. Il écouta pendant que celui-ci lui disait: «Je voudrais un cheval fort, capable de bien voyager lorsque les routes sont très mauvaises, un dont je n'aurai pas à avoir peur pour la sécurité des enfants; car ils vont le conduire eux-mêmes.»

Un cheval noir, cria le coeur de Mark, mais sa voix ne prononça pas les paroles car Mark savait qu'il n'était pas convenable qu'un garçon se mêlât à la conversation des hommes.

— J'ai deux belles bêtes du genre que vous désirez, dit Mr. Prescott. L'une ou l'autre pourrait vous satisfaire.

Mark trépignait d'impatience de voir les chevaux.

Lorsqu'ils arrivèrent à la clôture qui séparait le pâturage et les granges, il n'y avait pas un cheval en vue. — Je vais les appeler, dit Mr. Prescott. — Hé, Boy. Hé, Lady. Hé, Boy. Hé, Lady, cria-t-il de toutes ses forces. Deux juments alezanes sortirent du bosquet et s'approchèrent de la clôture.

Il n'y a pas de noir, pensa tristement Mark. — Ce sont ceux-là? demanda Mr. Kramer, étudiant les juments de ses yeux critiques.

— Baby ici ne fera pas votre affaire; elle est sauvage. Lady est vraiment faite sur mesure pour vous, mais je voudrais que vous voyiez Boy avant de décider.

C'est à ce moment-là que Boy sortit du petit bois et s'arrêta avant d'arriver à la clôture, regardant gravement les étrangers. Mark crut que son coeur s'arrêtait pendant un moment. Boy était un cheval noir aux jambes fines au cou fort et arqué, avec une crinière et une queue flottantes. Rien qu'à le regarder, Mark savait qu'il pouvait galoper comme le vent et qu'il obéirait même à l'ordre le plus doucement prononcé.

Mark monta sur un des bois de la clôture, et tendit les mains. «Ici, Boy, dit-il doucement. Viens ici, Boy.»

Boy resta immobile à le regarder. La petite jument alezane, Lady, s'approcha de la clôture, et frotta ses naseaux contre les mains de Mark et

hennit doucement. Mark lui caressa le cou et lui parla affectueusement, car il aimait tous les chevaux.

— Ici, Boy, dit-il sur un ton suppliant. Je t'en prie, Boy.

Le cheval noir s'approcha de lui et lui frotta l'épaule de son museau. Mark mit les bras autour de la tête noire et la serra.

— Il adore les chevaux, dit Mr. Kramer avec un rire, et entra avec Mr. Prescott dans la grange pour parler affaires.

Lorsqu'ils en sortirent, Mark vit qu'ils étaient tous les deux contents. Mr. Prescott avait un licou et une bride en mains, il comprit donc que les deux hommes avaient convenu d'un prix pour le cheval. Mr. Prescott ouvrit la clôture et la traversa pour se diriger vers les chevaux.

— Allez, Lady, dit Mr. Prescott, et il jeta la bride sur la tête de la jument.

— Oh non, Monsieur! s'écria Mark, dans sa hâte de mettre Mr. Prescott sur le bon chemin. C'est de Boy que nous parlons Mr. Prescott.

Mr. Prescott s'arrêta, une main sur le cou de Lady. Il regarda Mr. Kramer avec une expression si étrange sur le visage que Mark se tourna d'un bloc pour regarder son père. Ce qu'il vit dans les yeux de son père lui fit dire d'une voix étranglée: «Papa, nous prenons Boy, n'est-ce pas?»

Mr. Kramer répondit lentement: «Mon garçon, le cheval noir coûte dix dollars de plus que la jument, et ne ferait pas mieux qu'elle pour l'usage que nous voulons en faire. Dès que j'ai vu le cheval noir, j'ai su que c'était celui-là que tu voudrais, et je ne demanderais pas mieux que de te l'acheter, mais je ne peux pas y consacrer cet argent.»

Mark savait le dur travail que représentaient dix dollars. Il avala avec peine: «Ça va, Monsieur. La jument, eh bien, je l'aime beaucoup, papa.»

Les larmes lui aveuglaient les yeux tandis qu'il s'éloignait des hommes pour se diriger vers le chariot. Il ne regarda même plus Boy. Il entendit Mr. Prescott se râcler la gorge et dire: «Un brave gars, votre fils. Je pourrais baisser un peu sur l'autre cheval, disons deux dollars.»

— Le noir vaut votre premier prix, et je vous volerais si je payais moins pour lui.

Tout le long du chemin jusqu'à la ferme des Kramer, Lady marcha gracieusement à côté du chariot, le licou entre les mains de Mark.

Lucy, qui attendait à la maison, entendit le chariot descendre la route, et sortit en courant de la maison pour ouvrir la grande barrière de la cour.

Son visage s'éclaira quand elle vit la jolie jument.

— Je crois que je vais l'aimer, s'écria-t-elle tandis que le chariot s'arrêtait avec bruit près de la grange.

«Gentil et amical. Oh Mark, maintenant tu as un cheval à toi. Elle n'est pas noire, bien sûr, mais elle est belle. Tu n'es pas content?» — Oui, dit Mark.

Sa réponse était ferme, mais Lucy sentit que quelque chose n'allait pas, et regarda rapidement de lui à son père.

— Il y avait un autre cheval qu'il aimait, dit Mr. Kramer, mais il coûtait plus que la jument, et je n'avais pas assez pour l'acheter.

Tandis que son père commençait à dételer Jud et Jess, Mark conduisit la jument dans une étable propre. Lucy le suivit. Finalement elle dit, presque en chuchotant: «Mark. L'autre, était-il noir?» — Oui.

Lucy courut derrière la grange

pour pleurer un peu parce qu'elle savait que Mark était si déçu.

Les jours qui suivirent Lucy pensa souvent que personne, pas même Mark, ne pouvait s'empêcher d'aimer Lady. La petite jument montra clairement qu'elle aimait sa nouvelle famille. Lucy aimait s'asseoir sur le bois le plus haut de la clôture, caresser le museau de Lady et lui parler. Lady ne se lassait jamais des caresses et des conversations. Et Mark prenait magnifiquement soin de Lady.

Un matin, un chariot couvert s'arrêta devant la maison. Un grand homme descendit du chariot et aida ensuite une femme à descendre.

Mme Kramer, qui s'était arrêtée pour regarder dehors, poussa un cri de joie et courut vers la barrière.

Mr. et Mrs. Westman, qui vivaient dans la ville où habitaient les parents de Mrs. Kramer, étaient en route vers la Californie.

Lucy et Mark n'avaient jamais vu leurs parents aussi excités et aussi heureux que ce jour-là. Avant leur départ, Mr. Westman amena du chariot des cadeaux des parents de Mrs. Kramer, y compris une pièce d'or de dix dollars pour Lucy et une pour Mark.

— Un jour, je ferai quelque chose de formidable avec la mienne, mais je ne sais pas encore ce que ce sera, dit joyeusement Lucy.

— Papa, cet argent-là est-il vraiment à nous? Pouvons-nous en faire tout ce que nous voulons? demanda Mark.

— Certainement, mon garçon, mais n'oublie pas que c'est une grosse somme d'argent.

— Je ne l'oublierai pas. Dix dollars c'est la différence entre Lady et Boy...

— Ah non! s'écria Lucy, puis elle mit la main sur la bouche, en se souvenant que Mark voulait tellement le cheval noir.

— Tu veux dire que tu aimerais échanger Lady contre Boy et payer la différence de ton argent?

— Je... je... ben, c'est à cela que je pensais, bégaya Mark.

— Mais enfin, Mark, qu'est-ce qui ne va pas chez Lady? Elle me fait l'effet d'être une brave petite jument.

C'est vrai, dit vivement Mark. Je sais bien que Boy n'est certainement pas meilleur que Lady mais il est... enfin il est noir, et c'est ce que j'ai toujours voulu.

Mark se rendit compte que son père, sa mère et Lucy le regardaient fixement, et il rougit un peu.

C'est ton argent, mon gars, et plus que tu n'en gagneras probablement jamais avant d'être adulte.

— J'ai réfléchi, Papa. Depuis le

jour où nous sommes allés chez Mr. Prescott, j'ai essayé de trouver un moyen de gagner suffisamment d'argent pour acheter Boy. Puis-je le faire demain?

Lucy n'attendit pas la réponse de son père, car elle savait ce que ce serait. Elle sortit en courant de la maison, se précipita vers la grange, jeta les bras autour du cou de Lady, et pleura toutes les larmes de son corps.

Le lendemain matin, lorsque vint le moment où Mark devait seller Lady et s'en aller avec elle, Lucy courut jusqu'au bord du fleuve et s'assit sur une grosse bûche. Elle ne pouvait pas supporter de voir emmener Lady loin des gens qu'elle aimait.

Le repas de midi était terminé avant que Mark ne revînt. Lucy, qui n'avait pas pu manger la moindre chose, aidait sa mère à faire la vaisselle lorsqu'elles entendirent le grincement de la barrière de la cour.

— C'est Mark, dit Mr. Kramer.

— Il doit être heureux, dit Mme Kramer s'en allant vers la porte, mais je suis comme Lucy, je n'aimais pas voir partir la petite jument.

Elle se tint un instant dans l'entrée, puis dit d'une voix étonnée: «Mark est sur Lady. Il l'a ramenée.»

— Le cheval noir doit avoir été vendu, dit Mr. Kramer. Je vais aller à la grange pour voir ce que je peux faire pour soulager la déception de Mark.

Lucy suivit son père jusqu'à la grange. Elle était si triste pour Mark qu'elle voulait pleurer, mais elle était si heureuse de voir Lady revenir qu'elle voulait crier sa joie.

Lorsqu'ils arrivèrent à la grange, Mark était occupé à dételer Lady.

— As-tu trouvé Mr. Prescott chez lui, mon garçon? lui demanda Mr. Kramer. — Oui papa.

— On avait vendu le noir? — Non papa.

— Alors Mr. Prescott n'a pas voulu faire l'échange?

— Oh si, papa, il voulait bien.

Mark regarda son père puis Lucy et vit leur air ahuri.

— Mr. Prescott était vraiment disposé à faire l'échange; il a dit qu'il savait que j'avais toujours voulu le cheval noir et qu'il était content que je puisse l'avoir maintenant. Nous sommes allés jusqu'aux écuries et il m'a aidé à débarrasser Lady et à seller Boy. Je . . . Je pensais que je serais formidablement heureux en montant sur Boy et en sachant qu'il m'appartenait, mais je ne l'ai pas été.

«Nous nous sommes mis en route, Boy et moi, et j'ai entendu un hennissement, je me suis retourné, et Lady était là près de la clôture occupée à me regarder, ses oreilles pointées aussi fort qu'elle le pouvait. Elle hennissait et hennissait, et il semblait qu'elle me demandait pourquoi je m'en allais sans elle. Et enfin, elle avait l'air triste. Tout d'un coup il m'a semblé que Boy n'était pas comme mon cheval. Je ne le voulais pas je voulais Lady. Je me suis rendu compte que c'est elle mon cheval, même si elle n'est pas noire.

La joie remplit le coeur de Lucy. Elle leva la main pour caresser le museau de Lady.

— Et Mr. Prescott a eu la gentillesse de te laisser faire l'échange une seconde fois?

Oui papa. Il a ri et il m'a rendu ma pièce d'or. Il a dit que quand quelqu'un savait qu'il avait commis une erreur, c'était bien de le dire et de régler la chose.

les mêmes parents dans le même ménage, certains des frères aimèrent Dieu et suivirent les avis de leurs parents, ils furent loyaux à leur héritage et à leurs possibilités. D'autres fils firent l'inverse. Ils furent dévoyés, rebelles et indifférents aux instructions, à l'exemple et aux supplications de leur père et de leur mère. A maintes reprises, ils suivirent leur volonté dévoyée, brisant le coeur de leurs parents et se conduisant finalement eux-mêmes au désastre.

S'il faut encore plus de preuves de l'étendue du problème et de la profonde compassion du Père pour ceux qui en souffrent, pensez à une autre famille où un des excellents fils accepta humblement les conseils et les plans de son Père et suivit ces plans conformément à la volonté de celui-ci; tandis qu'un autre fils, également une autorité dans le royaume de son Père, suivit ses propres desseins pervers et sa vile arrogance, se révolta contre son Père et ses enseignements et, ne se contentant pas de cela, amena le tiers de ses frères et de ses soeurs à se révolter contre leur Père et à le suivre, pour n'arriver qu'à leur briser le coeur et leur causer de la souffrance.

Si l'on peut appliquer d'une manière ou d'une autre les enseignements d'Israël, c'est bien dans cette invitation à ceux dans les foyers desquels il y a de la paix, de la joie, et de la réjouissance à cause de leur postérité: Soyez humbles. Ayez de la compassion et de la considération et priez en faveur de ceux qui ont eu le malheur d'avoir un enfant dévoyé. Remerciez Dieu, veillez et priez, et soyez humbles.

A ceux qui ont eu la souffrance de voir un enfant indifférent aux enseignements et à l'exemple de ses parents, consolez-vous. Dieu comprend. Il sait ce que cela signifie que d'avoir un fils rebelle et des enfants dévoyés. Beaucoup d'autres le comprennent.

Encore une fois, je tiens à dire que je ne veux absolument pas minimiser l'importance de faire tout ce que nous pouvons pour diriger et pousser nos enfants à l'obéissance. Nous pouvons, par nos manquements, exercer une influence tragique sur leur vie. Mais il faut également considérer qu'il y a un principe de libre arbitre à reconnaître chez les gens qui sont responsables de leurs actes et qu'il y a la responsabilité de répondre des choix que l'on fait.

Dieu exige que nous acceptions la responsabilité de nos décisions; il traite tous les hommes selon leur mentalité. Par Ezéchiel, il nous a enseigné que tous les hommes doivent être indépendants et répondre des décisions qu'ils prennent, mais que Dieu désire que tous se tournent vers lui et vivent, car il ne trouve aucun plaisir à voir ses enfants souffrir pour leurs péchés.

Dans un magazine récent nous trouvons cette citation: «Les six derniers jours de la Pâque, les Juifs font une prière spéciale: le demi Hallel. La tradition veut que lorsque les Egyptiens, poursuivant les Juifs, se noyèrent dans la Mer Rouge, le Seigneur empêcha ses anges de chanter ses louanges, leur faisant ce reproche: «Comment pouvez-vous chanter des cantiques quand mes créations se noient dans la mer?»

Que Dieu nous aide à être humbles si nous avons la bénédiction de posséder des enfants qui suivent le chemin qu'on leur a montré. Dieu nous aide à avoir de la compassion pour ceux qui n'ont pas eu la même chance. Qu'il aide les admirables parents qui ont vraiment essayé, mais ont dû souffrir, à connaître son amour et sa chaleur et le merveilleux encouragement de son coeur compréhensif. Au nom de Jésus-Christ. Amen.

Nous ne voyons jamais qu'un seul
côté des choses;
L'autre plonge en la nuit
d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug
sans connaitre les causes.
Tout ce qu'il voit est court,
inutile et fuyant.

Victor Hugo

Le Seigneur peut compter sur Paul

Avec toute l'excitation qu'il y avait dans l'air, il était difficile de se rendre compte que ce n'étaient que les gars du quartier qui jouaient au football comme tous les soirs. Mais il commençait à faire sombre, et ils se préparaient à quitter après le dernier coup au but décisif de Paul. Mettant leur chandail, ils s'attroupèrent autour de lui et quittèrent le terrain en bavardant amicalement.

Ils allèrent tout d'abord reconduire Paul, et pendant qu'on échangeait les au-revoir, Paul entra. Son père était occupé à téléphoner aux Instructeurs au Foyer de son collège d'anciens pour prendre des rendez-vous pour les évaluations orales. Paul pouvait entendre sa mère à la cuisine. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle se détourna de l'évier, sourit et dit: «Ah te voilà. Pendant que tu étais dehors, Frère Leblanc, le greffier de la branche, a téléphoné pour dire que le président voudrait te voir demain soir à sept heures à son bureau. Ton père et moi devons t'accompagner aussi.»

Paul fut un peu surpris et demanda: «Frère Leblanc a-t-il dit de quoi il s'agissait?»

A ce moment, son père ayant terminé sa conversation au téléphone, avait entendu la fin de la conversation. Il répondit: «Non, Frère Leblanc ne l'a pas dit, mais il se peut que le Seigneur ait une responsabilité à te faire remplir.»

Paul regarda un instant son père, puis se dirigea vers sa chambre, tandis que de nombreuses pensées entraient dans son esprit.

La pensée du match qu'il venait de terminer et de son dernier coup au but qui avait permis à son équipe de gagner et qui occupait son esprit quelques minutes auparavant encore, avait maintenant été mise de côté, et il se mit à réfléchir aux choses qui, pour lui, étaient plus importantes que toute autre chose. En réfléchissant à sa prochaine rencontre avec le président de la branche, il se souvint du moment, il y avait de cela un peu plus d'un an, où il l'avait rencontré pour être interviewé sur son désir d'accepter la responsabilité de la prêtrise d'Aaron. Oui, c'était le plus grand événement de sa vie. Son père et sa mère lui avaient souvent parlé des bénédictions et des responsabilités de la prêtrise. Paul se souvenait de ce que son père lui avait dit tandis qu'ils rentraient chez eux après leur première réunion de prêtrise ensemble. Il lui avait dit: «Paul, je ne sais pas si un père pourrait être plus fier d'un fils que moi de toi aujourd'hui. Tu es un détenteur de la prêtrise de Dieu. N'oublie jamais cela, où que tu sois ou quoi que tu fasses.»

Pensant aux paroles de son père, Paul sentit les larmes lui monter aux yeux comme elles lui étaient montées aux yeux ce jour-là. Il aimait son père et essayait de vivre selon ses conseils. Il avait toujours été fier d'être détenteur de la prêtrise.

Après avoir prié ce soir-là, Paul se coucha occupé des mêmes pensées.

Le lendemain soir, Paul et ses parents allèrent à la chapelle. Ils entrèrent dans le bâtiment et s'installèrent sur des chaises qui se trouvaient en dehors de la porte du bureau du président.

Au bout de quelques minutes, le président Marchand sortit de son bureau. Il salua les parents de Paul, serra la main de ce dernier et lui demanda d'entrer. Il dit aux parents de Paul qu'il leur demanderait d'entrer dans son bureau au bout de quelques minutes.

En entrant, Paul fut acueilli par les conseillers du président.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, le prési-

dent le questionna sur sa dignité personnelle et son amour du Seigneur. Après s'être assuré des qualifications de Paul, il lui dit: «Nous t'avons demandé de venir ce soir pour t'appeler à une oeuvre que le Seigneur veut te faire accomplir.» Paul se sentit un frisson dans le dos. «Président, dit-il, je suis disposé à faire tout ce que le Seigneur veut me faire faire.»

Le président sourit à l'adresse de ses conseillers, se tourna vers Paul et dit: «Nous étions sûrs que ce serait là ta réponse. Le poste que nous nous sentons inspirés à te donner est la responsabilité la plus importante qui puisse être donnée à un jeune homme de ton âge.»

Sentant la gravité de la voix du président, Paul le regarda attentivement.

«Paul, le Seigneur désire que tu présides le collège des diacres de ta branche. Mais avant que tu n'acceptes cet appel, il faut que je te dise à quel point le poste de président du collège des diacres est important et capital.»

Il prit les Doctrine et Alliances, l'ouvrit à la section 107, verset 85, et lut lentement: «Et de plus, en vérité, je vous le dis, le devoir du président de l'office de diacre est de présider douze diacres, de siéger en conseil avec eux, de leur enseigner leurs devoirs, s'édifiant les uns les autres, comme le stipulent les alliances.» Ton devoir de président du collège des diacres, c'est ce que le Seigneur dit: Conseiller et enseigner les membres de ton collège.»

Le président Marchand marqua un temps d'arrêt puis dit: «Je ne pense pas, Paul, que tu comprends réellement cette grande responsabilité que le Seigneur donne à un jeune garçon de treize ans. Cela t'aiderait peut-être à comprendre si je comparais les responsabilités du président du collège des diacres à celles que ton père a en tant que président du collège des anciens. Le Seigneur, dans les Doctrine et Alliances, dit ceci au sujet des responsabilités du président du collège des anciens: « . . . le devoir du président de l'office d'ancien est de présider quatre-vingt-seize anciens, de siéger en conseil avec eux et de les enseigner conformément aux alliances» (D. & A. 107: 89). Comme tu le vois, continua le président, le président du collège des diacres a vis-à-vis de son collège la même responsabilité que ton père vis-à-vis du collège des anciens.»

— Et bien voilà, Paul commença Frère Lambert, les responsabilité de cet office se trouvent dans le manuel qui est donné à chaque président de collège. Je vais t'en citer quelques-unes: avec tes conseillers, tu présideras toutes les réunions hebdomadaires du collège. Tu visiteras les membres malades et inactifs du collège. Tes conseillers et toi, vous vous réunirez avec le frère chargé de conseiller le collège et vous préparerez vos activités, fixerez les tâches et étudierez le dossier de chaque garçon. La présidence du collège doit également rencontrer chaque diacre nouvellement ordonné et expliquer les responsabilités du diacre et les occasions qu'il a d'exercer sa prêtrise et lui demander de s'engager à faire son devoir et à respecter les principes de l'Eglise une fois qu'ils auront été étudiés avec lui. Il y a beaucoup d'autres responsabilités dont doit s'acquitter le président, et si tu acceptes cet appel, il faudra que tu les étudies soigneusement dans ce manuel.»

Le président sourit et dit: «Le Seigneur peut-il compter que tu t'acquitteras de ces responsabilités comme président du collège des diacres?»

Paul répondit avec assurance: «Oui, président. J'accepterai cet appel, et je ferai tout ce que le Seigneur attend de moi.»

— C'est formidable, Paul, dit le président. Veux-tu maintenant demander à tes parents d'entrer?

Lorsque les parents de Paul entrèrent, la présidence de la branche se leva, et le président Marchand dit: «Paul a accepté d'être le président de notre collège des diacres, et il a promis de faire tout ce que le Seigneur attend de cet office. Nous demanderons à Paul de nous conseiller pour voir avec qui il aimerait travailler, et nous désirons que vous, qui êtes ses parents, le souteniez et l'encouragiez dans cet appel, qui est le plus important qui puisse être fait à un jeune homme.»

Paul sentit le bras de son père autour de ses épaules, et la main de sa mère sur la sienne.

Ses parents assurèrent le président de leur soutien et de leur encouragement et quittèrent le bureau.

Comme jamais auparavant, Paul sentit que la Prêtrise d'Aaron était véritablement la plus grande faveur qui pouvait être faite à un jeune homme de son âge, et il était décidé à le faire comprendre à chacun des garçon de son collège de diacres.

PAR ELSIE HANSEN

Des orchidées à la cuisine

Un orage zébrait le ciel tandis que je regardais par la fenêtre de ma salle de séjour. Il allait probablement pleuvoir d'un instant à l'autre, me dis-je, en passant un châle sur la tête avant de me précipiter en face chez ma voisine pour lui emprunter une tasse de sucre en poudre.

Lorsque je fus entrée dans la cuisine de Suzanne Delmelle pour lui demander le sucre, je remarquai qu'elle repassait et qu'elle avait une jolie orchidée blanche sur l'épaule de sa robe.

— On dirait que vous êtes parée pour les grands jours, dis-je en souriant, en faisant un signe de tête dans la direction de l'orchidée.

Le visage de Suzanne rosit légèrement, et elle rit en disant: «C'est vrai on pourrait dire que je suis en habits de fête, pourtant je ne vais nulle part aujourd'hui. Roger et moi avons fêté notre anniversaire hier soir.»

— C'est une splendide orchidée. Je ne crois pas en avoir jamais vu une blanche qui soit aussi grande, répondis-je.

— Je crois qu'elle est sublime, s'exclama Suzanne. C'est pour cela que je n'aimais pas l'idée de l'enfermer dans une boîte du frigo où je ne pourrais la voir ou jouir de sa beauté. Je sais bien qu'elle ne vivra pas longtemps si je la porte un peu chaque jour, mais à quoi sert-elle si elle reste dans un frigo tout noir?

J'aime à penser que j'en retire le plus de joie et de plaisir possibles.

Je restai un instant silencieuse comme si j'essayais d'assimiler cette idée.

Suzanne me jeta vivement un regard en disant: «Je suis certaine que d'autres personnes ont déjà porté des fleurs chez elles, mais l'idée ne me serait peut-être pas venue si je n'avais pas aidé ma mère à s'occuper des affaires de grand-mère lorsqu'elle est morte il y a un an.»

— Est-ce un secret? demandai-je. Et qu'est-ce que cela a à voir avec porter des fleurs chez soi?

— La maison de grand-mère était pleine de jolis cadeaux qu'on lui avait faits, y compris un coffre de cèdre rempli à ras bords de taies d'oreillers brodées, de torchons, de vaisselle, de nappes, et de beaucoup d'autres choses. Tout était jauni par les ans. Maman me disait qu'elle avait de nombreuses fois demandé à grand-mère pourquoi elle n'utilisait pas les objets, et grand-mère répondait toujours qu'elle avait l'intention de le faire lorsqu'une occasion spéciale arriverait, mais cette occasion ne vint jamais. Cela répond-il à vos questions?

Un sentiment de culpabilité me traversa le dos au souvenir de tous les cadeaux que j'avais mis de côté, et je dis donc pour me défendre: «Pas tout à fait, parce que je pense que c'est une bonne idée de mettre de côté de la belle lingerie pour des occasions spéciales.»

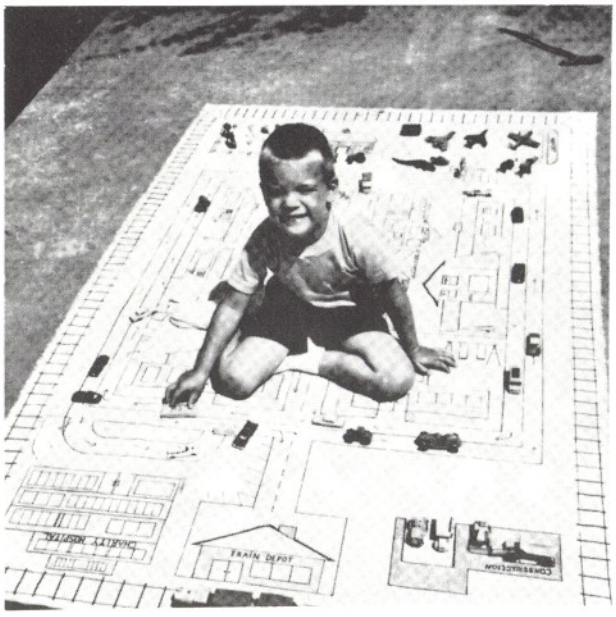
— Moi aussi, répondit Suzanne. Mais pas comme grand-mère. Pensez un peu au temps et aux efforts que les amis et les parents on consacrés à faire les jolis dons qu'ils lui ont faits. Maintenant elle est partie, et elle ne s'est pas donné la moindre occasion d'en jouir.

— Elle a peut-être trouvé son plaisir dans le simple fait de savoir qu'elle les avait, proposai-je.

Suzanne me regarda un instant avec scepticisme, puis elle dit: «Les Ecritures nous disent: A quoi cela profite-t-il à un homme si un don lui est fait, et qu'il ne le reçoit pas? Grand-mère n'avait jamais appris comment recevoir ces dons, c'est clair. Roger et moi avons décidé de retirer le plus de joie et de bonheur possible de nos cadeaux dès aujourd'hui, dès maintenant.

Prenant ma tasse de sucre, je dis pensivement «Je suis vraiment heureuse d'être venue vous voir. Je vois maintenant qu'il est temps que ma famille et moi, nous nous mettions à profiter de quelques orchidées à nous.»

Un jouet qu'il chérira



PAR JUNE F. KRAMBULE

Mrs. Ivan Anderson de Shelley (Idaho) a créé des heures de plaisir qu'elle a données à son petit-fils Michael Anderson sous forme d'un cadeau de Noël bon marché et de longue durée — un cadeau qui stimulera son imagination tant que les petits garçons aimeront les autos et les avions. C'est une «ville jouet», une sorte de ville magique, juste ce qu'il faut pour les jours de pluie ou les heures où il faut rester propre lorsque maman doit faire les courses.

Ce jouet est fait d'un morceau de grosse toile (nous vous proposons 10 x 15 cm) on y a dessiné le plan d'une ville modèle, contenant tous les bâtiments que Michael connaît bien, la gare, l'école, l'église, l'hôtel, l'hôpital et le marché. En guise de supplément, le plan comprend une entreprise de construction pour l'utilisation de camions et de grues passionnants; un jardin zoologique, une ferme et un aéroport pour recevoir les nombreux avions miniatures qui grondent et qui sifflent dans les mains des petits garçons.

Sur le périmètre de la ville modèle, il y a des voies de chemin de fer, dessinées, comme le sont les contours des bâtiments et des rues, avec des marqueurs comme on en trouve si couramment dans les magasins.

Une boîte de trains modèles réduits, d'animaux de jardin zoologique et un choix d'autos, parmi lesquelles des ambulances et des camions à lait, accompagnent le plan et donnent des heures de jeu plein d'imagination. Les maisons qui bordent les rues ont des garages pour recevoir les autos miniatures. Ces garages sont des poches faites de mousseline, plissées au bord, dans lesquelles les petites mains potelées peuvent pousser de minuscules voitures.

Les maisons et les autres bâtiments, dont les contours ont été tracés au marqueur, peuvent être coloriés légèrement.

Avez-vous un enfant qui a de l'imagination? Pourquoi ne pas lui dessiner une ville miniature et le laisser passer ces heures d'intérieur à aller en voiture à l'Ecole du Dimanche, à distribuer le lait, à emmener précipitamment les malades à l'hôpital, à faire atterrir son avion à réaction ou à rouler jusqu'à la ferme? Ce cadeau est intéressant à faire, facile à envoyer par la poste, prend peu de place, ne nuit pas aux vêtements. Toutes choses qui intéressent les adultes — et beaucoup de plaisir pour l'enfant.

Pour la JEUNESSE de l'Eglise

Nous devons tous avoir le souhait — et travailler pour le réaliser — que notre pélerinage dans la vie laisse quelques traces de notre passage. Comme l'allumeur de réverbères, la voie de l'homme dans la vie peut être déterminée par la lumière qu'il laisse derrière lui, même lorsqu'il a tourné le coin. Tous les actes sont des indications qui disent au monde dans quelle direction nous allons.

Le Président Hugh B. Brown

Confiant en Dieu

PAR LOYE WRIGHT

«. . . Je me confie en Dieu, je ne crains rien: que peuvent me faire des hommes?» (Ps. 56:4)

Que faisiez-vous l'après-midi du 10 juin 1963? Vous ne vous en souvenez probablement pas. Ron Clark bien. En fait, il ne l'oubliera jamais. Il était couché, coincé endessous d'un camion à bestiaux de deux tonnes.

A côté de lui se trouvaient plusieurs de ses meilleurs amis — morts. Autour de lui, il y avait le désastre sanglant qui s'était produit lorsque le gros camion était tombé en arrière d'une falaise portant le précieux fardeau de quarante-cinq personnes. Maintenant douze de ces quarante-cinq personnes étaient mortes. Vingt autres étaient blessées. Ron lui-même était coincé près de l'avant du lourd véhicule, là où se trouvait le plus grand poids. Sa mâchoire avait été violemment démise lorsque le camion s'était retrourné, et sa jambe gauche était écrasée endessous du camion.

Dès qu'il put libérer ses bras et sa jambe droite, Ron remit lui-même sa mâchoire du mieux qu'il put au milieu des cris et des gémissements des passagers blessés. Le surintendant de la SAM, indemne, qui avait accompagné le groupe de scouts, pour qui ce voyage aurait dû être une super-activité, faisait l'inspection, examinant l'étendue du désastre. Lorsqu'il arriva à Ron, il lui demanda s'il était fort blessé. Le jeune homme renversa la tête.

— Charlie, sa voix tremblait, j'ai perdu ma jambe. Il ne pouvait sentir le moindre atome de vie dans sa jambe gauche, et de terribles perspectives d'avenir lui traver-

saient l'esprit. Mais en dépit de la souffrance et des soucis, c'était Ron qui ne cessait de dire aux autres: «Ne vous en faites pas. On va nous sortir de là.»

Il fut le dernier que l'on retira de l'épave. Peu après son arrivée à l'Hôpital de Panguitch, sa famille arrivait de Provo.

— Je vais bien, maman, avait-il dit.

Cet explorateur de seize ans fit preuve d'un courage remarquable. Quelques jours plus tard, il fut appelé à faire preuve d'un courage peut-être plus grand encore.

On le renvoya chez lui, où on dut le nourrir avec une paille parce qu'il ne pouvait bouger sa mâchoire enflée. Il pouvait à peine parler. Il ne pouvait chanter. Pour Ron c'était très grave. Pendant toute sa vie, il avait apporté beaucoup de beauté et de plaisir dans la vie de ceux qui avaient entendu sa voix incomparable. Il n'avait que douze ans qu'il se frayait par le chant un chemin dans le coeur de ceux qui, à la Conférence Générale, écoutaient ses admirables interprétations de «Listen, dear Teacher» et «When He comes again». Il y avait un an de cela, à peine, qu'il avait chanté dans un choeur à la conférence du pieu. Ses amis avaient chanté avec lui à ce moment-là, ceux-là même qui avaient contribué à faire les plans du voyage dans le sud de l'Utah.

Il se souvenait du bonheur qu'ils avaient tous éprouvé: Randy Miller, Lynn Merrell, Gary Christensen, Gary Rasmussen, Joe Erickson et Gordon Growtous de bons amis. Maintenant ç'allait être l'enterrement de Gordon et, le lendemain, les funérailles simultanées de cinq de ses copains les plus intimes. Ron pouvait seulement se déplacer un peu à l'aide de béquilles lorsque le président du pieu, Ben E. Lewis, lui rendit visite.

— Ronnie, avait-il dit, les familles veulent que tu chantes à l'enterrement.

Comment aurait-il pu le faire? Il avait la mâchoire trop enflée pour la mouvoir . . . Et d'ailleurs . . . c'étaient cinq types vraiment spéciaux.

— Tu peux y arriver, promit le président Lewis, si tu pries et si tu le veux réellement.

Il le voulait réellement. Les quelques jours qui suivirent furent remplis de prières. Il savait que seul le Seigneur pouvait l'aider à réaliser cette tâche incroyable.

Le matin de l'enterrement, il ne put manger; la mâchoire était rigide, et il parlait entre ses dents. La répétition fut un fiasco. Avec ses dents serrées, il ne pouvait pas obtenir de résonance, ni de portée à sa voix. Mais il avait donné sa parole.

Ses prières ferventes continuèrent jusqu'au moment où il se trouva avec son frère Bob dans la section du Choeur du vieux Tabernacle de Provo.

Alors soudain, quelques minutes avant qu'il ne commence à chanter, un sentiment de paix écrasante descendit sur lui, et Ron se tourna vers son frère. «Je peux bouger la mâchoire, chuchota-t-il. Ça marche!»

Il prit ses béquilles, se dirigea en clopinant vers les orgues et, avec un faible sourire, fit signe de la tête à l'organiste Byron Jensen. Le jeune Explorateur se dressa de toute sa hauteur et baissa les yeux vers les cercueils couverts de fleurs contenant les corps de cinq des amis qu'il avait fréquentés pour ainsi dire toute sa vie. Comment allait-il pouvoir chanter?

Sa voix s'éleva belle et pure. «Que le Seigneur vous bénisse et vous garde . . .» Les notes décidées remplirent le Tabernacle et s'élevèrent vers les cieux sur la brise d'été. «Remplisse vos rêves de doux lendemains. Ne vous souciez pas de ce qui aurait pu être . . .» La mélodie fut forte jusqu'à la fin, mais alors . . il ne put continuer. Il hésita, puis chuchota: « . . . jusqu'à ce que nous nous retrouvions.»*

Les larmes coulaient sur les visages des quinze cents personnes sanglotantes rassemblées dans le Tabernacle, des larmes versées non seulement pour les cinq garçons qui avaient été pris dans la mort, mais également des larmes pour le courage d'un jeune Explorateur à la mâchoire enflée.

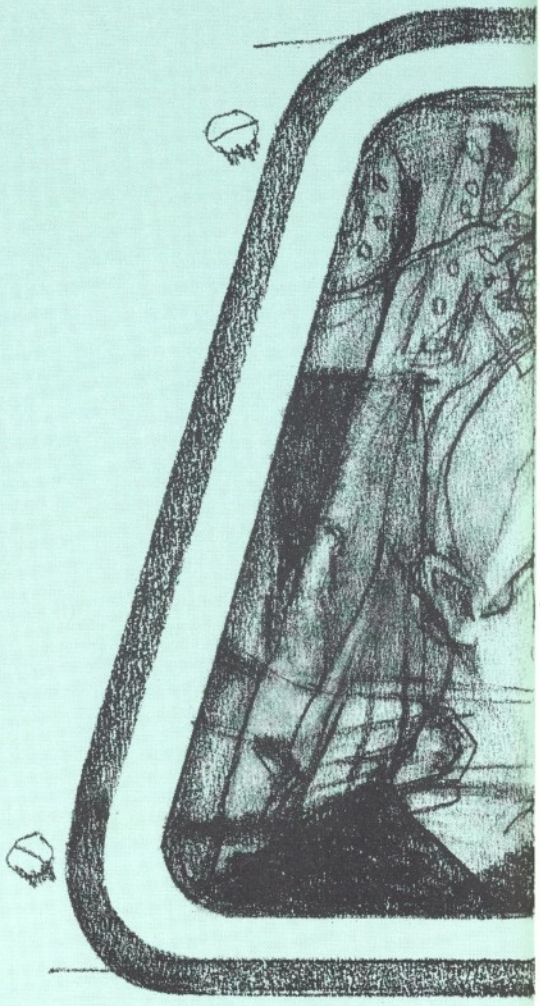
Quant à cette mâchoire — immédiatement après le chant, elle se resserra, et des semaines s'écoulèrent avant que Ron ne pût l'ouvrir.

Personne ne peut faire croire à Ron que les miracles n'arrivent pas. Depuis, il a encore passé quelques mauvais quarts d'heure, mais il réalise maintenant le rêve de sa vie: une mission, dans les Etats atlantiques de l'Est. Mais les miracles ne se font pas tout seuls. Il faut une foi réelle, des prières sincères et beaucoup d'efforts personnels. Dans ce cas, tout cela fut fourni en abondance par un très fort jeune homme.

* «May the Good Lord bless and keep you», paroles et musique de Meredith Willson.

Aveugle

PAR SUZANNE EYESTONE



Ghislaine serra son tricot autour de ses épaules et regarda au bout de la rue si le bus ne venait pas. Dans la pénombre, elle pouvait voir ses petites lampes rouges se frayer laborieusement un chemin dans le trafic.

Allez, allez, allez, marmonnait-elle sous cape. Elle détestait attendre à l'arrêt du bus pendant que tous ces gens la regardaient. Elle détestait encore plus être plantée là que de rouler en bus.

Bientôt le sifflement des freins hydrauliques et la lourde odeur du Diesel l'enveloppaient d'une bouffée de gaz bleuâtre. A peine avait-elle eu le temps de prendre sa bourse que les portières s'étaient ouvertes et que le conducteur la regardait se précipiter du trottoir.

Ghislaine donna son argent et était sur le point de s'asseoir lorsqu'un rire bruyant la surprit. Deux garçons étaient occupés à glisser d'un bout à l'autre du dernier siège, se cognant et riant bruyamment.

— Oh là, là! s'exclama-t-elle, tandis qu'une rougeur pénible lui envahissait le front et les joues.

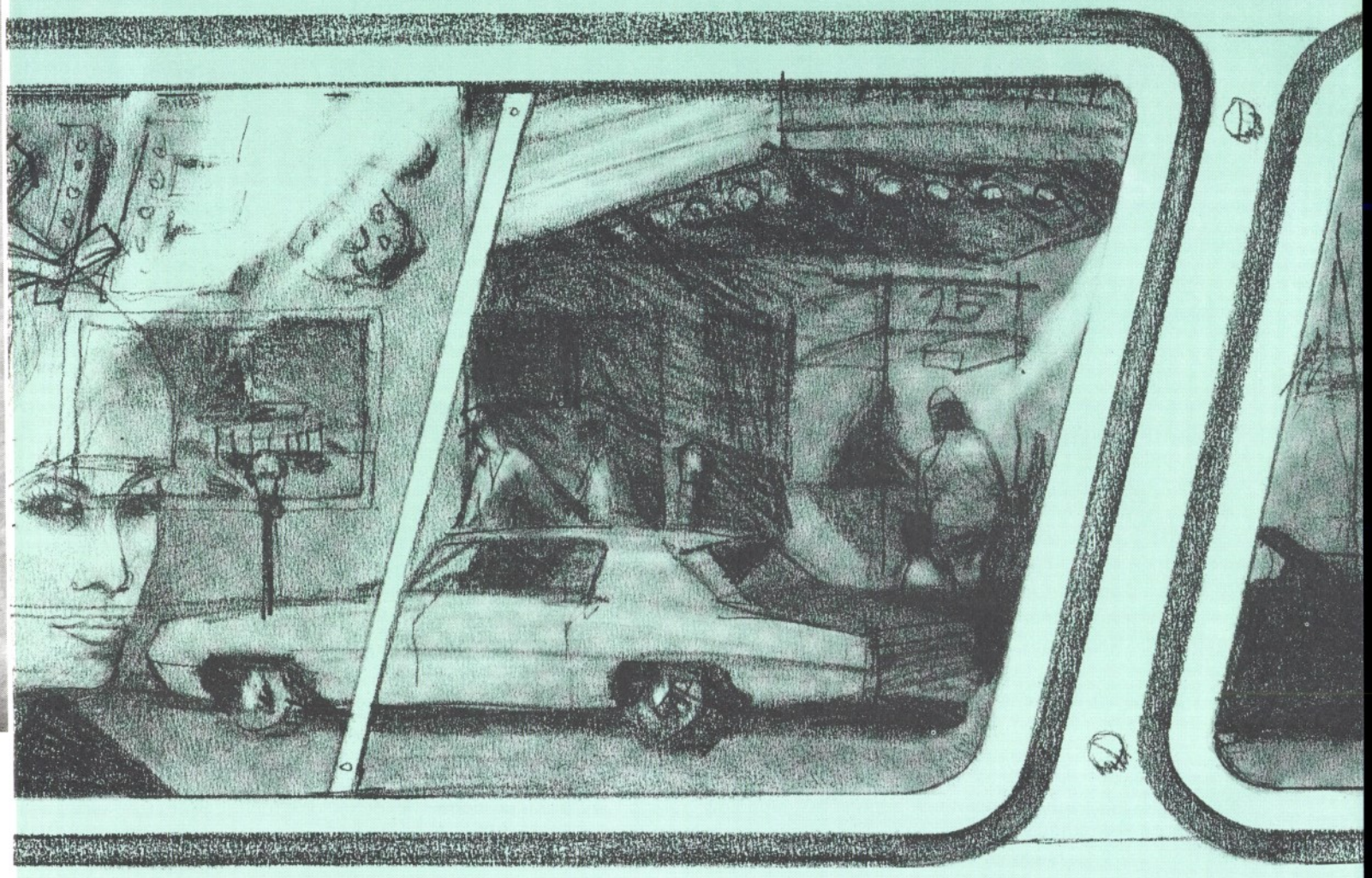
— Daniel Beaufays — Oh là là! Je suis si laide. Il fallait encore bien, aujourd'hui! Elle baissa précipitamment la tête et se glissa dans un siège vide. Elle garda la tête penchée et se tapota les cheveux couleur eau de vaisselle, les tirant violement, les repoussant et les retirant de nouveau vers l'avant.

Les garçons jouaient, se donnant des coups de coude, se chatouillant mutuellement, et s'étranglant de rire. A chaque éclat de rire, Ghislaine s'enfonçait un peu plus sur son siège.

Un petit homme d'âge mûr s'avança d'un pas mal assuré le long du couloir, tâtonnant des mains pour toucher les barreaux métalliques des sièges. Il arriva auprès du conducteur et sourit.

— Sommes-nous Avenue des Villas?

— On y est, M. Clément. Le conducteur hésita un instant, puis ajouta: «Ben vrai, vous m'en bouchez un coin! Comment savez-vous dans quelle rue nous sommes?



— Vois-tu, Maurice, l'homme ne voit pas seulement avec les yeux. L'aveugle rit et descendit prudemment.

Dehors, le soleil, un anneau lisse de bronze, se glissait derrière les montagnes aux crêtes blanches.

Lorsque Ghislaine leva les yeux pour regarder par la fenêtre, elle ne vit que son visage confusément réfléchi. Elle le contempla un instant, suivant les contours de son nez et de ses yeux, s'attardant sur les défauts et les cils épais. «Comme je voudrais être belle. Grand Dieu, supplia-t-elle à voix basse, je donnerais n'importe quoi! Rends-moi jolie, s'il te plaît!»

Elle surprit le mouvement des garçons dans la vitre et sut qu'ils la montraient du doigt.

— Ils parlent probablement de ma laideur; Ghislaine se rendit compte que l'arrêt suivant était le sien et elle tendit timidement la main vers la sonnette. Celle-ci résonna fortement lorsqu'elle poussa sur le bouton et elle retira précipitamment la main.

Une fois descendue du bus, elle se serra davantage son tricot autour de sa taille et se courba, appuyant son visage contre sa douceur laineuse.

— Oh je suis si laide, laide, laide! Pas étonnant que personne ne m'aime. Je me déteste moi-même.

Elle se recroquevilla encore davantage dans son tricot et disparut dans les ténèbres. Les garçons, dans l'autobus, étaient étrangement sérieux tandis qu'ils observaient la forme qui disparaissait sur le trottoir.

— Dis donc, Daniel, qui était-ce? Tu as fait comme si tu la connaissais.

— Oh, une fille de ma classe.

— Elle est jolie, dis donc.

— Ouais. C'est ça l'ennui — elle ne pense qu'à elle-même. C'est une pimbêche, voilà tout.

L'autobus, ses feux rouges brillants, suivit lentement la rue, puis tourna le coin et disparut.

Cette nouvelle gagnante du concours de l'Era of Youth a été envoyée par Suzanne Eyestone, dix-huit ans, d'Ogden (Utah).

ÉCOLE DU DIMANCHE

La «règle d'or» de l'enseignement

PAR PETER J. DYSON

On enfreint plus encore la règle d'or dans l'enseignement que dans n'importe quelle autre profession. Quelle est la «règle d'or» de l'enseignement? En termes simples, c'est ceci: enseigner comme vous voudriez que l'on vous enseigne. Cela signifie que quel que soit l'âge des membres de la classe, en notre qualité d'instructeurs, nous devons nous efforcer de nous voir comme des individus à ce niveau d'âge et nous demander: «Qu'est-ce que cette leçon apporterait à mon témoignage de l'évangile de Jésus-Christ?» Nous vous donnons ci-après quelques indications.

Il y a environ trois ans, à Raleigh (Caroline du Nord), nous allâmes, ma femme et moi, écouter une symphonie russe. Nous arrivâmes juste au moment où l'on éteignait les lumières et manquâmes donc le premier morceau. Pendant que nous attendions, nous longeâmes un couloir, et rencontrâmes un homme qui jouait du violon. Nous nous glissâmes dans la pièce et écoutâmes. Soudain, il jeta un coup d'oeil sur sa montre, mit son veston et sa cravate, et sortit rapidement. Nous suivîmes et à notre grande surprise, nous découvrîmes que cet homme qui entrait dans la salle de concert était la vedette. Il avait appris un des secrets pour obtenir l'attention qui s'applique également à l'enseignement: On ne doit pas commencer à froid. Ce besoin «de se mettre dans le bain» est une des raisons de la réunion de prière.

Au deuxième chapitre des Actes, nous lisons que, le jour de la Pentecôte, le peuple fut étonné des discours qu'il entendait. Qu'est-ce qui rendait les disciples si différents des pêcheurs qui avaient suivi Jésus avant sa crucifixion? Ces hommes parlaient avec autorité. Tel est le deuxième secret pour obtenir l'attention: Nous devons parler avec conviction. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons le don du Saint-Esprit pour nous aider à acquérir un témoignage que nous prononcerons ou enseignerons avec conviction.

Lorsque le Christ parlait à la femme au puits en Samarie, il la surprit lorsqu'il parla non seulement de son mari actuel mais également de ses maris précédents. Il ne la critiqua pas, quoique connaissant ses faiblesses. Tel est le troisième secret pour obtenir l'attention: Nous devons prendre le temps nécessaire pour apprendre quelque chose des personnes qui composent notre classe.

Nous avons mentionné ici trois secrets pour obtenir l'attention, des secrets qui n'en sont pas vraiment car on les pratique depuis le début des temps. Même Adam ne fut pas chassé du jardin d'Eden sans instructions. Il était dans une certaine mesure préparé à ses nouvelles expériences.

Si nous étudions au préalable, parlons avec conviction et connaissons les membres de notre classe, nous sommes prêts pour obtenir leur attention. Mais pour garder cette attention?

Comment devons-nous débuter une leçon pour fixer l'attention des membres de la classe sur une idée? Sur quelle idée voulons-nous qu'ils se concentrent? Il y a plusieurs manières possibles de commencer une leçon. En voici quelques-unes:

1 Qui peut nous dire ce que nous avons étudié la semaine dernière?

Thème de la Sainte-Cène de janvier 1968

Pour l'Ecole du Dimanche des Jeunes:
C'est ici mon commandement: Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.

(Jean 15:12)

Pour l'Ecole du Dimanche des Adultes:
Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef.

(Jean 7:17)

2. La semaine dernière nous avons étudié . . . .
   Cette semaine nous allons étudier . . . . . .
3. Imaginons que nous sommes . . . . . .
   Comment . . . . . ?

La plus commune, la plus cruelle et peut-être la plus mauvaise est la première. C'est comme ouvrir la boîte de pandore pour le bavard et cela laisse la personne qui était absente la semaine dernière sans rien de positif à méditer. Le membre de la classe qui est du genre qui désire attirer l'attention sur lui ne tarde pas à apprendre qu'il lui suffit de jeter un coup d'oeil sur son manuel de leçons pendant le service de culte pour avoir à lui les cinq ou dix premières minutes de la leçon. Les autres membres de la classe sont enclins à se détendre et à laisser faire l'autre.

Nous ne devons pas donner la parole aux élèves avant d'avoir planté le décor et d'avoir la classe fermement en main. Les questions qui donnent à réfléchir sont bien meilleures au début d'une leçon que les questions de «rappel». Pour présenter une question qui donne à réfléchir, il est désirable de planter le décor et de donner un rôle à chaque membre. Plus le décor est planté de manière vivante, plus vive sera la manière dont le membre se verra identifié avec la question ou le problème que nous présentons. Lorsqu'un membre se voit comme faisant partie de la pièce, son intérêt devient vif.

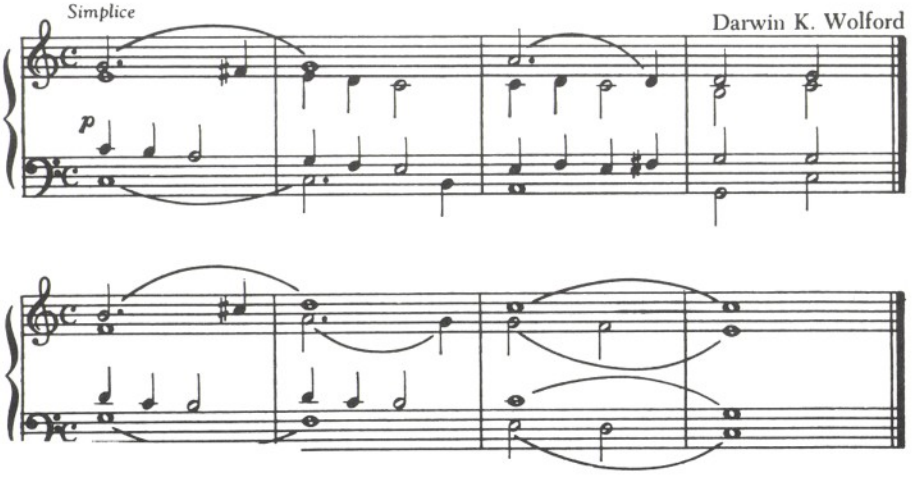
Si nous voulons rattacher la leçon de la semaine passée à (1) la manière de vivre la semaine passée, (2) la leçon de cette semaine et (3) la vie pendant la semaine prochaine, il est impérieux que nous préparions nos paroles d'introduction par la prière et beaucoup de réflexion.

Ensuite, tout comme l'archet du grand violoniste touche les cordes pour donner un son vrai, de même, comme instructeur, nos premières paroles ont un don d'autorité et de conviction.

Une autre pensée à garder à l'esprit tant dans la préparation que dans la présentation d'une leçon, c'est la formation des étudiants. Nous devons bien connaître le programme d'enseignement de l'Eglise afin de savoir ce que les membres ont appris au cours des années précédentes. Cela veut dire, à l'Ecole du Dimanche des adultes, que nous devons savoir ce que l'on a enseigné à la Primaire, à la SAM, et à la prêtrise, afin de tirer profit des expériences passées de l'étudiant. Si nous ne faisons pas cela, nous pouvons, sans le savoir, ennuyer nos étudiants. Toutes les fois que l'on répète une parabole, il doit y avoir un cadre nouveau avec une plus grande profondeur par rapport à l'âge et à la situation actuels des membres de la classe.

Finalement, en notre qualité d'instructeurs, nous devons apprendre à nous détendre et à nous amuser. Sachez cela! L'important, ce n'est pas le nombre d'idées que nous donnons dans une leçon, mais la manière dont nous les présentons. Au lieu de dire présenter, nous ferions peut-être mieux de dire «soutirer à» la classe; car le membre qui fournit le noyau de l'idée, pour qu'elle soit façonnée et prenne forme dans sa vie, s'en va satisfait. Cette satisfaction à deux sens est la récompense pour avoir appliqué la «règle d'or» dans l'enseignement.

(Tiré de l'Instructor)



Faut-il ou ne faut-il pas?

On demande souvent s'il est permis à une directrice des chants de laisser les enfants de l'Ecole du Dimanche des jeunes choisir leur cantique préféré pour le chanter comme cantique de répétition? On prétend souvent que cette méthode attire l'attention et l'intérêt des enfants et les aide à s'insérer dans le service de culte; en outre, que cette manière de faire donne de la diversité à la répétition de cantique, et permet également d'utiliser efficacement le temps. On prétend également que les enfants aiment faire partie d'un programme, et qu'ils pensent que c'est amusant de choisir un cantique que la directrice des chants a négligé de chanter depuis un certain temps. Souvent une remplaçante doit diriger à la dernière minute, et c'est le seul moyen de répéter le cantique.

Cette pratique de permettre aux membres d'une congrégation, qu'ils soient jeunes ou vieux, de choisir spontanément un cantique à chanter pendant la répétition de cantiques, n'est pas sage. Les choses que notre Ecole du Dimanche perd à cause de cette façon de faire dépassent de loin les gains acquis:

Premièrement, la gestion du service de culte en ce qui concerne le choix des cantiques appropriés à chanter à l'Ecole du Dimanche passe de la directrice des choeurs à la congrégation.

Deuxièmement, le but de la répétition de cantiques est perdu, car au lieu d'enseigner aux Saints, d'une manière respectueuse et pieuse, les cantiques de Sion, la directrice des chants et l'organiste présentent souvent des cantiques que les autres désirent chanter et qui sont souvent utilisés à l'excès et ne conviennent pas pour le jour du sabbat.

Troisièmement, l'esprit du culte et de respect est perdu par l'échange de réflexion entre la directrice des chants et la congrégation — ou, dans le cas de l'Ecole du Dimanche des jeunes, entre la directrice des chants et les enfants qui éprouvent le désir extrême de se voir honorés par le choix de leur cantique préféré, qu'elle qu'en soit la nature.

La répétition de cantiques n'est pas le moment pour chanter des cantiques amusants ou récréatifs. Les enfants ne sont pas à l'église pour s'amuser. Si la directrice des chants désire utiliser des cantiques favoris, pourquoi ne pas s'y préparer en demandant aux membres de l'Eglise ce qu'ils aimeraient chanter, le faisant à un autre moment que pendant le service de culte de l'Ecole du Dimanche, et puis ne choisir que les cantiques qui conviennent le mieux au jour du sabbat?

La responsabilité de l'instructeur

Je vous demande de penser à l'effet que cela aurait sur la société, si tous les instructeurs dignes de ce nom, tous, réussissaient à influencer, ne fût-ce qu'une autre personne à aimer, à avoir cette même pureté de vie, et ce même désir de servir ses semblables qu'eux!

J'observais un jour une jeune fille au début de l'adolescence qui faisait un effort spécial pour parler au petit garçon qui était à mon côté. Je pouvais voir qu'elle voulait honorer ce garçon, et qu'il était content, lorsqu'il la vit, de lui rendre son salut. Lorsque nous l'eûmes dépassée, je dis:

— Qui est-ce?

— C'est mon instructrice, répondit-il.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Je ne sais pas comment elle s'appelle, mais c'est vraiment une poupée!

Il utilisait un mot incorrect, mais je savais le sens qu'il lui donnait, et je lus l'expression de son visage, et dans mon coeur je remerciai la jeune fille de l'influence qu'elle avait sur ce garçon. C'était une adolescente, mais ce que cette jeune fille dira en classe, il l'acceptera comme l'évangile; ce qu'elle fait dans sa vie, il l'imitera; et cette fille (avec des dizaines et des dizaines de milliers d'autres instructeurs) porte, dans une certaine mesure la responsabilité de façonner la personnalité de ce garçon.

- Par le Président David O. McKay

L'Eglise en marche

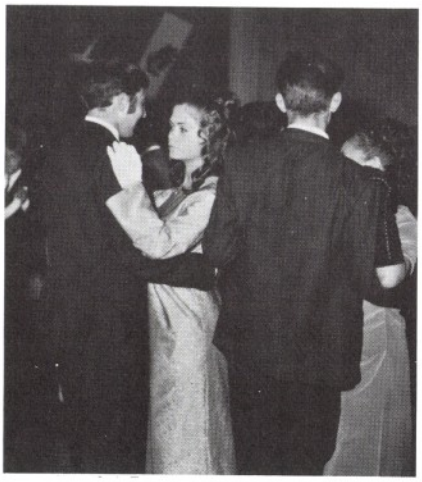
Bal des Lauréoles à Versailles.

La S.A.M.J.F. du district de Paris avait organisé, le 7 octobre, un Bal des Lauréoles qui fut, pour les jeunes filles de l'Eglise, un bal des débutantes.

Dans la salle des fêtes de la chapelle de Versailles, décorée aux emblèmes des Lauréoles, les jeunes filles, en robe longue, et leurs cavaliers furent présentés couple par couple aux autorités de la Mission ; après quoi, le bal fut ouvert par les "fiancés de l'année".

La Société de Secours montra son intérêt pour la jeunesse ainsi que son désir de contribuer à une soirée mémorable en faisant appel à ses plus fins cordons bleus. En vérité, le buffet fut bel et bon !

Merci à Mme Gicquel, Présidente de la S.A.M.J.F. du district de Paris, qui mit tout son cœur et toute son énergie pour que la soirée projetée depuis longtemps soit un succès, d'avoir permis aux jeunes filles de son district de réaliser le rêve de toutes les adolescentes : un premier bal en robe longue.



Mission Française de l'Est.

Le vendredi 30 juin, avant leur départ, le Président Martin et sa femme avaient organisé, au siège de la Mission Française de l'Est, une belle soirée musicale.

Le programme fut présenté par M. Jaccoud qui avait fait appel à ses amis membres du Grand Théâtre de Genève : M. et Mme Jaque, Mlle Huguette Jan, Mme Heimgartmer ainsi que Mme Jacqueline Vienne-Reval, pianiste de grand talent.

Les artistes interprétèrent des airs de "Paillasse", de "Faust", du "Barbier de Séville", le premier mouvement de la "Sonate au clair de lune" de Beethoven, un duo de la "Dame de Pique" de Tchaïkovski, l'air de Mimi de la "Bohème", un air du "Jongleur de Notre-Dame", "Arabesques" de Schumann, un air du "Trouvère" de Verdi et le "Prélude de la goutte d'eau" de Chopin.

Pour terminer, le Président Martin fit une brève allocution. Après avoir souligné combien il aimait la musique et combien elle lui aidait à embellir la vie, il ajouta qu'il n'avait pas besoin d'aller très loin pour trouver cette joie puisqu'il avait le bonheur d'avoir une épouse et une fille très bonnes musiciennes.
Des rafraîchissements furent alors servis et tout le monde se sépara à regret.

Nouvelles du Temple.

Du 5 août au 4 septembre 1967, onze couples ont été scellés immédiatement après leur mariage civil, parmi lesquels on relève les noms de :

— Serge Laurens et Paule Eichene, de la Mission Française de l'Est, le 7 août ;
— Robert H. Christensen et Bernadette Vernou, du Pieu d'Orlando et de la Mission Française, le 9 août.

Les familles qui désirent accomplir elles-mêmes les ordonnances du temple pour leurs morts sont informées qu'elles doivent le faire dans les quatre-vingt-dix jours de l'arrivée au temple des feuilles généalogiques. Passé ce délai, si les membres de la famille ne se sont pas rendus au temple, les noms seront remis à d'autres personnes venant au temple pour faire du travail par procuration pour les morts.

Le Président Anderson et sa femme à Bordeaux, le 10 septembre 1967, pour leur première conférence de district dans la Mission Française.

Le Far West à Bordeaux, le 7 octobre 1967.

Le Culte n'est pas accidentel

Il en est qui prétendent avoir trouvé Dieu dans le vent, d' autres dans une cathédrale. Il en est qui ont un aperçu de son visage dans le sourire d'un enfant, tandis que d'autres prétendent que les portes des cieux se sont ouvertes pour eux — juste un tout petit peu — en réponse aux nobles accents de la musique.

Beaucoup d'entre nous ont éprouvé à un moment ou à un autre, un instant émouvant où ils ont senti, entendu ou peut-être même entrevu les choses célestes. Un moment si fugace et si exquis qu'ils auraient donné tout ce qu'ils avaient dans la vie pour s'y accrocher et le connaître à nouveau.

C'est en de telles occasions que Dieu se révèle à nous.

Si vous pouvez vous rappeler un tel événement, ou si vous croyez ceux qui en témoignent, vous pouvez commencer à sentir le vrai sens du culte divin. Dans cet état vous êtes purifié à un point où toutes les pensées et les actes égoïstes sont anéantis. Il y a une lumière et une attirance magnétique si intenses que toutes les fibres de votre être y aspirent. Rien ne peut vous arrêter. La richesse et les biens semblent devenir insignifiants lorsque votre âme s'élève vers cette merveilleuse promesse qui lui fait signe. Pendant un bref moment d'extase vous vous engouffrez dans le vrai culte!

Pareille expérience ne peut se produire que rarement, tout au mieux, une fois dans leur vie pour certains, jamais pour d'autres. Cependant, comme toutes les choses qui valent la peine qu'on y parvienne, la pratique peut rendre parfait, et pareille expérience peut nous être donnée si nous travaillons pour y arriver.

De même que nous nous préparons à vivre la loi de la consécration en pratiquant la loi inférieure de la dime, de même en assistant régulièrement à l'Ecole du Dimanche et à d'autres réunions de l'Eglise, nous pouvons nous conditionner pour l'art du culte. Nous avons beaucoup entendu parler de la nécessité de créer un plus grand respect dans nos chapelles. Mais le respect est une excroissance du culte et on ne peut véritablement y parvenir si l'on n'a pas rempli tout d'abord la condition de base qu'est le culte.

Lorsque nous nous rencontrons, chaque matin de sabbat, à l'Ecole du Dimanche, ne pourrions-nous oublier les choses qui nous rattachent aux soucis égoïstes et agités du monde? Ne pourrions-nous pas y consacrer nos pensées aux choses de Dieu et examiner notre vie à la lumière de l'évangile, cherchant à évaluer où nous sommes aux yeux de Dieu? Ceci nous ne pouvons le faire que dans une contemplation silencieuse et dans une atmosphère d'introspection spirituelle.

Il n'est pas de coutume chez nous d'enlever nos souliers lorsque nous entrons dans nos chapelles et nous ne faisons pas non plus des gestes ni ne fléchissons les genoux pour montrer que nous aimons le Seigneur. Mais nous pouvons l'honorer et le respecter en cherchant à l'y rencontrer et à communier silencieusement avec lui — c'est dans ce but que nos chapelles ont été érigées et consacrées.

Jeunes ou vieux, nous avons constamment besoin de cette expérience du culte, tout comme en a besoin toute l'humanité depuis le commencement des temps. Le pratiquer, l'encourager, le chérir et le rechercher ardemment nous permettra de vivre plus respectueux des principes évangéliques d'amour de Dieu et du prochain.

*

Richard L. Evans

La Parole sur les ondes

Sur la frange

En passant en revue quelques mots de tous les jours, nous trouvons le mot «frange» et nous en trouvons entre autres cette définition: «bande de tissu qui sert à border des vêtements . . .» ou «limite imprécise entre deux zones . . .» Il est certain qu'il y a des franges dans presque tout; mais pour ce qui est des réalisations proprement dites, les franges ne semblent pas jouer un rôle très important. Elles sont là. Elles font peut-être de l'effet, mais elles ne se trouvent qu'au bord. Et ceci décrit en partie les gens qui sont «sur la frange» aussi bien que la frange des tissus. Les familles ont leur frange. Les clubs et les comités ont leur frange. Les communautés et les pays ont leur frange. Les églises ont leur frange. Toutes les organisations, toutes les institutions ont leur frange de ceux qui pendent au bord. Ils ne sont pas tout à fait dedans ni tout à fait dehors. Ils prétendent être de la partie lorsqu'il y ont intérêt, mais refusent d'en être lorsqu'il y a des obligations à supporter. Ils veulent l'avantage de la citoyenneté sans vouloir assumer leur part entière du service. Ils veulent les privilèges de l'état de membre sans répondre aux obligations auxquelles ils se doivent.

Ils veulent l'amour et la loyauté de la famille sans supporter leur part entière du fardeau familial. Ils veulent des bénédictions et les avantages de l'Eglise sans se conformer, servir ou soutenir. Ils veulent la liberté, la paix, la protection et la prospérité du pays sans lui donner leur loyauté ou leur allégeance complète. Oui, il y a une honte à se contenter de rester au bord sans jamais tout à fait entrer en lice. Et on se demande quelle patience le Juge et Père de nous tous aura envers ceux qui décident de mener leur vie sur le bord, sans devenir une partie fonctionnelle réelle du tissu. Les grandes bénédictions et les promesses de la vie (aussi bien que les petites) sont basées sur les réalisations, la participation, l'action, la pratique de la loi, et lorsque nous faisons ce que nous devons, nous recevons d'une manière ou d'une autre, quelque part, la récompense promise. Mais si, de notre propre volonté, nous n'accomplissons pas, si, de notre propre volonté, nous nous trouvons au bord, si on ne peut pas tout à fait nous compter dedans ou dehors, nous serons loin d'atteindre les compensations qui sont données à ceux sur qui on peut compter.

* «The spoken Word» depuis le Square du temple, présenté sur KSL et le Columbia Broadcasting System le 19 mars 1967. Copyright 1967.